France
ILLUSTRATION

N° 82 — 26 AVRIL 1947 — 40 FRANCS

Illinois Library

Phot. I. N. F

L'ÉPOUVANTABLE CATASTROPHE DU PORT AMÉRICAIN DE TEXAS-CITY

Une des plus grandes catastrophes qu'on ait enregistrées depuis la fin de la guerre s'est produite le 16 avril 1947, dans le port de Texas-City, sur la côte atlantique des États-Unis. Près de la moitié de la ville a été rasée par une série d'explosions dues à l'incendie d'un navire français chargé de nitrate qui communiqua le feu à une usine d'explosifs. Il y eut plusieurs milliers de victimes. Voici un groupe de sauveteurs emportant un des blessés loin de la zone du sinistre.

Voir notre reportage photographique exclusif pages 417 et 418.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

APPLICABLE A PARTIR DU 1er MAI 1947

L'**abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'**abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'**abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'**abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	1.800	2.160	2.200	2.560
6 mois . . .	900	1.080	1.100	1.280

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.600	3.060	3.000	3.460
6 mois . . .	1.300	1.530	1.500	1.730

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . .	2.400	2.860	2.800	3.260
6 mois . . .	1.200	1.430	1.400	1.630

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . 6 mois **180 fr.**
Étranger . . . . . 6 mois **230 fr.**

Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

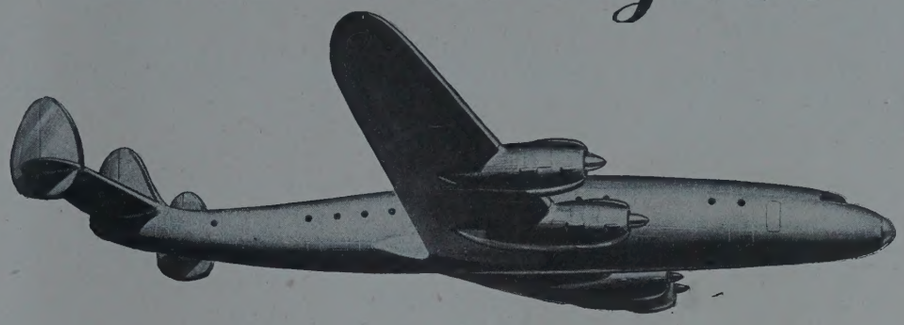
Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.** ; 1er semestre 1946 : **8 fr.** ; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

Sauvez les Bébés de France,
AIDEZ
LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

Illinois U Library

Le plus moderne des avions de ligne !



PRÉFÉRÉ A TOUS AUTRES PAR LES VOYAGEURS INTERNATIONAUX ET LES GRANDES LIGNES AÉRIENNES

Les Lockheed Constellations, en service sur les grandes lignes aériennes, assurent maintenant des liaisons régulières et rapides entre les principales capitales du monde. Le Constellation est pour les lignes aériennes un porte-drapeau et, pour les voyageurs, l'avion choisi de préférence à tout autre. Il est adopté par toutes ces grandes compagnies : Aer Lingus, Air France, American Overseas Airlines, British Overseas Airways Corp., Eastern Air Lines, KLM Royal Dutch Airlines, KNILM Royal Netherlands Indies Airways, LAV Linea Aeropostal Venezolana, Panair do Brasil, Pan American World Airways, Qantas Empire Airways Ltd., Trans World Airlines.

Le Constellation est l'avion le plus moderne actuellement en service dans le monde, partout reconnu comme le leader des croiseurs du ciel.

Lockheed

Constellation

LE PREMIER AVION DU MONDE

SEUL, LE LOCKHEED CONSTELLATION OFFRE TOUS CES AVANTAGES DU TRANSPORT AÉRIEN MODERNE :

LA PLUS GRANDE VITESSE. — *La vitesse du Constellation est notablement supérieure à celle de n'importe quel autre avion de transport actuellement en service dans le monde. Cette vitesse — 480 kilomètres à l'heure — assure aux passagers l'économie d'un temps précieux et une diminution de la fatigue du voyage.*

LE PLUS GRAND RAYON D'ACTION. — *La possibilité pour le Constellation d'accomplir un plus long vol sans escale donne au pilote un plus grand choix d'aérodromes pour l'atterrissage.*

LE PLUS GRAND CONFORT. — *La fameuse cabine Constellation, avec son système de pressurisation, assure aux passagers une ambiance uniforme, quelles que soient les conditions atmosphériques extérieures et l'altitude de l'appareil.*

UN NOUVEAU SYSTÈME DE POMPE A INJECTION DIRECTE DU CARBURANT *assure une puissance de 10.000 CV, soit un excédent de puissance supérieur à celui de n'importe quel avion de transport quadrimoteur actuellement en service. Le Constellation peut, si c'est nécessaire, voler avec deux quelconques de ses quatre moteurs géants.*

UNE PLUS GRANDE MANIABILITÉ. — *La vitesse d'atterrissage réduite du Constellation grâce à des volets spéciaux Aérobrake, son système de démultiplication assurant une très grande maniabilité des commandes, tous ces avantages concourent à donner à tous moments, au pilote, pour ses manœuvres, une marge supplémentaire de sécurité.*

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

ROULEZ CONFORTABLEMENT...

Plus de mauvaise position avec le Coussin-Auto Larpenteur, fabriqué en une nouvelle matière plastique indéchirable, intachable même à l'huile, inrayable, et supérieure au cuir le plus robuste ; se fait en crocodile ou lézard, ou encore dans les coloris rouge, havane, à un prix des plus modiques.

Larpenteur, 141, rue de l'Ouest, Paris.

PRENEZ VOS PRÉCAUTIONS POUR L'HIVER PROCHAIN...

... Dès maintenant, faites installer des joints métalliques Benoit sur vos portes et fenêtres, vous interdirez ainsi l'entrée de votre home au froid, à la pluie, au vent, au bruit, à la poussière.

En prenant vos dispositions tout de suite, avant l'afflux saisonnier des commandes, vous aurez l'avantage d'une exécution rapide, d'un travail sur bois sec et la certitude d'affronter l'hiver prochain sans appréhension, tout en bénéficiant d'une fraîcheur bienfaisante durant la saison chaude.

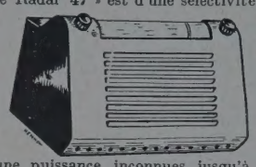
Nos joints sont garantis dix ans et pratiquement inusables.

La question du chauffage est toujours angoissante ; avec les joints Benoit vous réaliserez une économie de combustible d'environ 35 %.

Demandez notre documentation n° 46, sans frais ni engagement. Etablissements E. Benoit et Cie, 11, rue des Petites-Ecuries, Paris (10e). Tél. : Prov. 27-09.

LE RADAR 47

Après des études de laboratoire extrêmement longues et minutieuses, les ingénieurs et techniciens des « Constructions Radio-Électriques J. Walther » ont mis au point un poste radio-voiture qui n'a plus rien à envier aux postes américains. D'un encombrement minime, puisqu'il trouve sa place depuis la Simca-5 jusqu'à la super 8 cylindres, « le Radar 47 » est d'une sélectivité et



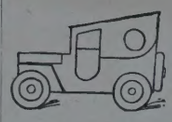
d'une puissance inconnues jusqu'à ce jour.

Cet appareil, conçu selon la dernière technique, a réuni tous les suffrages.

Les Constructions Radio-Électriques J. Walther ont leur siège à Paris, 37 et 39, boulevard Gouvion-Saint-Cyr.

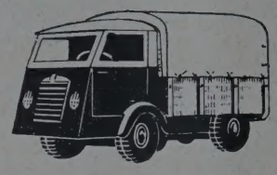
Le poste est livrable dans les huit jours qui suivent la commande.

LA JEEP DURIEZ



Vous qui avez la chance d'avoir une JEEP, ne la ridiculisez pas en la bricolant n'importe comment!

Profitez de toutes les qualités de son châssis, mais remplacez la carrosserie militaire par une autre, mieux adaptée aux usages civils. Transformez-la soit en *conduite intérieure 4 places*, soit en *véhicule utilitaire à cabine avancée* à grand emplacement utilisable (charge utile 800 kilos).



Elle deviendra vraiment la voiture à tout faire pour tous usages, commerciaux, industriels, forestiers, agricoles, hôteliers, coloniaux, militaires.

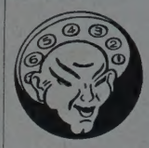
Vente à crédit. Agents dans toute la France.

Véhicules complets pour l'exportation.

Automobiles Duriez, 66, avenue Émile-Zola, Paris (15e).

DÉFENDEZ VOTRE BIEN

Le succès d'un cambriolage dépend plus encore de la négligence de la victime que de l'audace du cambrioleur...



Le rôle de Téléматic est de déceler toute tentative d'effraction ou d'intrusion à l'égard des locaux ou objets qu'il protège, de donner l'alarme et, par là, de contraindre le malfaiteur à la retraite.

Des Dispositifs détecteurs appropriés aux risques les plus variés décèlent les premiers efforts d'intrusion des malfaiteurs. Ils transmettent leurs perceptions, grâce au circuit électrique sur lequel ils sont intercalés, à un tableau central qui les traduit en alarme sonore et lumineuse. Tous ces éléments sont rigoureusement inviolables. Toute tentative de sabotage, de jour comme de nuit, est immédiatement décelée et signalée. L'installation est donc autoprotégée.

De telles garanties excluent l'utilisation d'éléments quelconques collectés au hasard et ne peuvent être offertes que par un installateur alliant, comme Téléматic, la technique la plus récente à une expérience de longue date.

Pour tous renseignements s'adresser à : Le Téléautomate, 24, rue d'Armaillé, Paris (17e). Eto. 06-30.

DÉTARTRANT POUR RADIATEURS

Tous les automobilistes connaissent les graves ennuis occasionnés par la présence du tartre dans la circulation de refroidissement de leur moteur. Echauffement exagéré, surconsommation d'huile et d'essence, grippage, bielles coulées, etc.

Nous leur rappelons que la *Société pour le Traitement interne des Chaudières*, 36, boulevard de la Bastille, à Paris, spécialiste depuis quatorze ans des questions de détartrage industriel, livre son *Détartrant S. T. I. C.*, en comprimés de 20 grammes, à l'intention des automobilistes.

Il s'agit là d'un produit de sécurité, car il ajoute à sa remarquable efficacité une absolue inocuité : une homologation de qualité du ministère de l'Air prouve qu'il est sans action sur les culasses en aluminium, le laiton du radiateur et les durites. Il supprime radicalement l'emploi des dispositifs spéciaux et coûteux. Le détartrage d'un radiateur revient, en effet, à 12 francs, et son entretien en constant état de propreté, à 6 francs par mois.

Il est en vente chez les garagistes et grossistes accessoiristes.

CONTRE LE VOL DE L'ESSENCE

L'essence est chère et rare... Protégez-là contre le vol dans votre réservoir en munissant celui-ci du bouchon de sécurité breveté « Eclair », rigoureusement inviolable : imperdable, étanche, pratique et luxueusement chromé. Entièrement en acier traité, le bouchon « Eclair » est monté en quelques minutes sur tous les goulots dits à *baïonnette* tels que : Citroën, Renault, Peugeot, Simca-8, etc. (à désigner).

Gros : Ets Chalumeau, Constructeurs, 13, rue d'Armenonville, Neuilly-sur-Seine. Tél. Mai. 07-07.

PAR UN NOUVEAU PROCÉDÉ INDOLORE, L'ÉPILATION...

... vous est garantie définitive et sans repousse.

De même, toutes les *opérations plastiques:* seins, rides, oreilles, etc., ainsi que les *soins de la peau:* couperose, acné, séborrhée, etc., le *massage local ou général* et le *brunissage rapide* sont traités à la

CLINIQUE D'ESTHÉTIQUE
2, rue Pasquier, Paris (8e).
56, rue Gioffrédo, à Nice.
Renseignements gratuits. ANJ. 39-26. — Métro Madeleine.

Sauvez les Bébés de France,
AIDEZ la CROIX-ROUGE FRANÇAISE

France
ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 82 • 26 AVRIL 1947

Radiophoto U. P. Dakar-Paris.

LE VOYAGE DE M. VINCENT AURIOL EN AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Le président de la République a décidé de visiter les pays de l'Union française. Embarqué à Toulon pour l'Afrique occidentale, le voici, la poitrine barrée du grand cordon de la Légion d'honneur, débarquant à Dakar, accompagné de MM. Jacquinot, ministre de la Marine, Monnerville, président du Conseil de la République, Barthes, haut commissaire pour l'A. O. F., et Lamine-Gueye, maire de Dakar.

UNE SEMAINE DU MONDE

Higgins. — *La ville de Higgins a été ravagée par un violent cyclone qui a dévasté une partie des Etats de l'Oklahoma et du Texas, et qui a causé 150 morts et plus de 1.200 blessés ainsi que de très importants dégâts.*

Dachau. — *Le procès de trente criminels de guerre, responsables des atrocités commises au célèbre camp de concentration de Bucherwald, et parmi lesquels se trouve une jeune femme, Ilse Koch, s'est ouvert à Dachau.*

Paris. — *Le général Lavigne-Delville, qui patronna la L. V. F., a été condamné par la Cour de justice à deux ans de prison.*

Paris. — *Le traître Fernand de Brinon arrivant en voiture cellulaire au fort de Montrouge, où eut lieu son exécution.*

Londres. — *M. H. Wallace a prononcé à Londres un discours critiquant vivement la politique extérieure du président Truman.*

Paris. — *Le 75e anniversaire de M. Léon Blum (au centre, entre MM. Guy Mollet et Moutet) a été célébré par un banquet.*

Paris. — *Le gouvernement républicain espagnol a publié, au sujet du projet de restauration monarchique de Franco, une déclaration dans laquelle il précise « qu'il n'acceptera aucun transfert des pouvoirs pouvant aboutir sans consultation électorale préalable à l'installation en Espagne d'un régime autre que le régime républicain ».*

Budapest. — *Un échange de populations minoritaires vient d'avoir lieu entre la Hongrie et la Tchécoslovaquie. A cette occasion les experts économiques des deux pays, réunis à Bratislava, ont examiné un certain nombre de questions financières non encore réglées.*

Bratislava. — *Mgr Tiso, ancien chef du gouvernement slovaque qui collabora étroitement avec les Allemands, a été condamné à mort par pendaison par le tribunal du peuple.*

New Delhi. — *Par un communiqué officiel le gouvernement provisoire hindou a confirmé l'information de la radio soviétique selon laquelle l'U. R. S. S. et l'Inde ont décidé d'échanger des représentants diplomatiques qui auront rang d'ambassadeurs.*

M. Abdoul Kalam Azad, ministre de l'Instruction publique, a déclaré qu'il avait l'intention de réclamer à la Grande-Bretagne les antiquités indiennes actuellement en Angleterre, et parmi lesquelles figure le célèbre diamant Koh-i-Noor, offert à la reine Victoria, en 1850, par la Compagnie des Indes orientales.

Tchoung-King. — *Le Conseil politique du peuple, qui joue le rôle de parlement provisoire jusqu'à l'application de la Constitution, a voté une résolution demandant l'ouverture immédiate de négociations avec le Portugal en vue du retour du port de Macao à la Chine.*

Londres. — *Le général Piollet, chef d'état-major de l'armée de l'air, s'est rendu en Grande-Bretagne, où il s'est entretenu avec le maréchal Tedder, chef d'état-major de la R. A. F., et d'autres personnalités militaires anglaises.*

Paris. — *Lors de son voyage aérien autour du monde en soixante-dix-neuf heures, au cours duquel il a battu de huit heures le record détenu par Howard Hughes, l'industriel américain Reynolds a fait escale à Paris.*

LE DISCOURS DE TANGER

C'EST par une simplification abusive que l'on parle du problème de l'Union française.

La France se trouve placée devant une multitude de problèmes, juxtaposés dans l'espace de la Martinique à la Nouvelle-Calédonie, posés dans le temps à des dates diverses et avec des ordres d'urgence différents.

Le rapprochement entre eux est artificiel. Il est dû à tous les éléments hostiles à la présence française qui ont interprété l'agression du Viet-Minh en Indochine comme le signal d'une lutte ouverte, d'une offensive généralisée contre le prétendu « occupant ».

Car il ne faut pas s'y méprendre. Extrémistes tonkinois formés dans les écoles révolutionnaires d'Europe, vestiges de la noblesse « hovas » à la recherche de privilèges perdus, meneurs arabes groupés autour de Messali Hadj, et qui songent à allumer une « guerre sainte » de l'Islam, n'ont pas un patrimoine commun à défendre. Tout les sépare : idées, religion, mœurs, langue. Seule les unit leur hostilité à la France.

Sur ce terrain il n'y a qu'une alternative pour le pays qui a fait œuvre civilisatrice : ou, d'abandon en abandon, se laisser chasser, ou affirmer sa présence partout, maintenir partout l'ordre et, s'il est troublé, le rétablir.

A cet égard le gouvernement s'est prononcé clairement. Son langage a été sans équivoque. Des actes ont suivi qui ne sont pas placés sous le signe de la faiblesse ; des mesures militaires s'imposaient, et elles ont été prises ; des arrestations étaient nécessaires, et elles ont été faites et maintenues.

Accompagné de M. Erik Labonne, résident général, le sultan du Maroc quitte Rabat pour gagner Tanger.

Peut-être faut-il souhaiter cependant que la France présente un visage plus uni. Dans ce domaine plus que dans tout autre, chacun de nos dissentiments est un appui direct aux éléments qui nous sont hostiles. M. Depreux, au cours de son voyage en Algérie, a rappelé avec plus d'exactitude que d'opportunité que l'Empire romain avait été victime de ses propres divisions plutôt qu'il n'avait succombé sous les coups de ses adversaires. Dans la mesure où il y a un problème de l'Union française, sa solution est en France, et elle est dans la résolution et l'unanimité de ce que l'on appelait autrefois la métropole.

On peut mesurer le prix de cette résolution et de cette unanimité en face de l'attitude qu'a prise à Tanger le sultan du Maroc. Le bruit qu'a fait ce voyage n'est pas apaisé. Et surtout ses conséquences dépasseront la publicité, d'ailleurs voulue, qui l'a entouré.

L'étonnant n'est pas que le souverain ait visité la ville internationale : il y représente l'autorité religieuse, et la tradition veut qu'il s'y rende une fois au cours de son règne.

L'étonnant n'est pas davantage que le sultan ait affirmé une revendication territoriale sur Tanger. Chef religieux de tout le Maghreb, il n'a jamais accepté l'accord des grandes puissances sur le port marocain, pas plus que le partage des zones française et espa-

A son arrivée à Mechra-Bel-Ksiri, S. M. Ben Youssef, monté dans une Jeep du contrôle civil, répond aux acclamations de la foule.

gnole. Et, aujourd'hui, le débat sur Tanger est ouvert de nouveau puisque la Russie entend occuper la place de l'Espagne dans l'administration de la ville.

On savait aussi que S. M. Ben Youssef multipliait les objections juridiques à son entrée dans l'Union française. N'avait-il pas interdit aux Français résidant dans son royaume d'élire leurs représentants à la deuxième Assemblée constituante ? Pour lui, faire du Maroc un Etat associé est une novation juridique par rapport au contrat de protectorat qu'il a souscrit : ce serait reconnaître tacitement le partage de son royaume ; ce serait encore souscrire des obligations militaires qui, étendues à toute l'Union française, seraient plus larges que celles de l'actuel traité.

Mais, au cours de son voyage, le sultan a dépassé le stade des réticences diplomatiques et le cadre des manifestations religieuses. Se prodiguant lui-même et prodiguant sa famille au milieu de la foule arabe, ou circulant dans son carrosse rouge et or, utilisant le micro pour s'adresser au public ou se substituant à l'imam dans la grande mosquée, le souverain a mêlé curieusement le spirituel et le temporel.

A Tanger, S. M. Ben Youssef prononçant son discours devant la foule et les hauts dignitaires musulmans.

Surtout, il a apporté à la Ligue arabe une adhésion tapageuse et sans équivoque.

De la France, il s'est fort peu préoccupé. Pas un mot sur l'œuvre accomplie par notre pays n'a été prononcé en public : l'hommage publié par la presse n'a pas passé le micro. Et, dans une déclaration finale de mise au point, il s'est contenté d'englober la France dans les nations qui ont combattu pour la liberté du Maroc...

On voit clairement le dessein de S. M. Ben Youssef. Fort de sa position héréditaire dans le monde arabe, appuyé sur une terre incomparable, il joue une grande partie personnelle. Il veut égaler les chefs illustres et fastueux de l'Islam. Sans heurter de front la France, et en se conciliant les Etats-Unis, il entend couvrir de son autorité l'Occident musulman, être la réplique d'Ibn Séoud.

Que pense le gouvernement français ? Si ses réactions ont été discrètes, celles de M. Eirik Labonne, son représentant à Rabat, ont été pour le moins inattendues. Le résident général a parlé du règne « flamboyant » de S. M. Ben Youssef. Il a paru séduit par l'idée que le souverain dont il est, statutairement, le ministre des Affaires étrangères allait rivaliser avec le roi d'Egypte. De ces manifestations — où tout le monde a paru oublier ce que le Maroc devait à la France — quelle sera la répercussion sur notre Afrique du Nord ?

LE VOYAGE MINISTÉRIEL EN ALGÉRIE

Au moment où le sultan parlait, M. Depreux parcourait l'Algérie. La presse d'Afrique du Nord s'est, au départ, beaucoup émue de ce déplacement. C'était oublier que depuis la libération tous les ministres de l'Intérieur successifs l'ont fait avant M. Depreux. C'était oublier encore que depuis près d'un an un débat discret est ouvert sur le statut de l'Algérie.

Doit-on modifier la composition de l'assemblée financière commune à nos trois départements africains ? Doit-on étendre sa compétence en dehors de l'examen du budget, qui est encore sa seule attribution ? Doit-on lui donner un pouvoir de décision que, simple organisme consultatif, elle n'avait pas jusque-là ?

Il y a plusieurs réponses à ces questions. Le gouvernement, pour sa part, a un projet qui est en suspens parce qu'il n'a jamais eu l'adhésion de tous les partis au pouvoir.

Le parti socialiste a également préparé un texte qu'il va reviser. L'inspirateur est l'actuel gouverneur général, M. Yves Chataigneau, qui n'hésite pas à proposer des réformes audacieuses : les Musulmans auraient la majorité à l'assemblée algérienne ; celle-ci n'aurait pas seulement une compétence financière et un rôle consultatif, le gouverneur général serait une sorte de ministre d'Etat tenu de composer avec les élus.

M. Ferhat Abbas et les Amis du Manifeste — suivis de très près par le parti communiste, qui a déposé en mars son projet de statut — vont plus loin encore. Ils veulent une République algérienne, Etat associé de l'Union française, mais ayant un gouvernement, une assemblée, une vie législative qui lui soient propres.

Le gouvernement devra tôt ou tard arbitrer entre ces projets. Une promesse de statut a été faite : il n'y a pas, aux yeux des Musulmans, de pire faute, de signe plus certain de faiblesse que de ne pas tenir des engagements indiscutables.

Pour le reste, les problèmes algériens sont d'ordre matériel. Le maire d'une commune qui a reçu le ministre de l'Intérieur les a résumés excellemment en trois termes : l'eau, l'hôpital, l'école.

Encore faut-il se garder de voir l'Algérie actuelle sous de trop sombres couleurs. La misère, qui tient pour beaucoup à une race où l'indolence et l'imprévoyance ne sont que trop répandues, ne doit pas faire oublier la richesse qu'a apportée à cette terre la colonisation cent fois maudite — vins fruités, blé dur, jusqu'à ce tabac un peu âcre. Un observateur impartial, Georges Duhamel, confiait, à son récent retour d'un voyage en Afrique, qu'il avait retrouvé la véritable détresse dans la France métropolitaine.

A son arrivée à Bône, M. Edouard Depreux est chaleureusement accueilli par tous les caïds de la région.

Si la presse algérienne a pu s'émouvoir du voyage du ministre de l'Intérieur, c'est surtout en raison de l'interprétation hâtive et pessimiste qu'en ont donnée les journaux parisiens. Pour peu, une révolte eût couvé en Kabylie — ou tout au moins il eût fallu s'attendre à des désordres aussi graves que ceux qui, il y a un an, ensanglantèrent Sétif.

La vérité était moins grave : battus aux élections législatives de novembre, Messali et le P. P. A. cherchaient une revanche. Pour eux, cet échec était grave, parce qu'il les dépouillait de l'auréole mystique qu'ils s'étaient donnée : il n'est pas bon d'être battu aux yeux d'une population qui voit partout un signe de la volonté d'Allah.

Messali a donc cherché une revanche auprès des masses, à l'occasion de la campagne électorale ouverte par le décès d'un conseiller général. Ne pouvant parler dans les lieux publics, il s'est adressé aux Musulmans dans des propriétés privées ou en plein champ, toujours à proximité des villes ou des marchés. Ce furent, dans la région de Tizi-Ouzou, au cours de la deuxième quinzaine de mars, dix réunions, groupant plus de 30.000 auditeurs. Les parlementaires du P. P. A. étaient présents, protégés par leur immunité. Le thème des discours fut toujours le même : « Nous obtiendrons notre indépendance par le sang. »

Cette campagne menait tout droit à des troubles graves. Il semble que le gouverneur général Chataigneau ait été long à s'émouvoir. Le ministre de la Guerre a été alerté par un autre canal que le sien. Aussitôt, des précautions militaires ont été prises, Messali invité à se taire au moment où il reprenait ses réunions. Le leader P. P. A. est aussitôt rentré chez lui. Le pays kabyle s'est apaisé.

Cette fermeté s'imposait. Messali est de ceux avec lesquels un gouvernement français digne de ce nom ne saurait transiger. Depuis 1924, et l' « Etoile nord-africaine », il a poursuivi le même but, qui est de chasser la France d'Algérie.

Son action est d'autant plus dangereuse que l'homme se donne des airs de prophète. Tarbouche sur la tête, une immense barbe poivre et sel, ses cheveux tombant sur le dos en boucles frisées, il s'est composé la silhouette de ce personnage mystérieux dont le Coran parle et qui doit annoncer la grande délivrance. C'est dire qu'il fait appel à un fond de spiritualisme qui, dans la masse ignorante, se charge de fanatisme et de superstition. On voit le péril quand on se rappelle jusqu'à quels excès ce fanatisme a conduit dans le passé et quand on sait l'étonnante fixité du monde musulman. Qui sait jusqu'où irait l'incendie, si trop de faiblesse permettait à Messali d'embraser une partie de la terre algérienne ?

On peut donc s'étonner que le parti communiste algérien et le parti du Manifeste de M. Ferhat Abbas joignent aujourd'hui leurs efforts pour que le P. P. A. cesse d'être interdit et que Messali recouvre sa pleine liberté. On peut s'étonner que le parti communiste français les appuie et que M. André Marty ait franchi la Méditerranée pour soutenir cette inquiétante revendication. Nul doute qu'une telle attitude, si elle devait dépasser le cadre des manifestations de masse, aurait à bref délai une incidence sur la vie gouvernementale.

D'autant que l'aide indirecte d'un parti français à cet agitateur antifrançais ne vient pas seulement affaiblir la conviction que la métropole est résolue à se maintenir en Algérie. Elle rejoint l'encouragement que constituent pour Messali les manifestations oratoires du sultan. Le P. P. A. est assurément un mouvement de masse, s'adressant aux couches les plus pauvres et les plus ignorantes de la population tandis que la ligue arabe est menée par une élite que l'on peut qualifier d'aristocratique. Mais, de l'un à l'autre, il y a un lien évident. Les appels de Tanger ne peuvent que grossir les troupes de Messali et celui-ci sert à son tour la Ligue arabe comme une aile débordante que l'on peut à la fois pousser et désavouer.

La mystique qui anime les deux mouvements et qu'ils cherchent à réveiller dans le peuple est d'ailleurs la même : c'est toujours l'unité musulmane — une unité exigeante, fortement teintée de fanatisme et même d'esprit totalitaire.

Peut-être serait-il bon de rappeler que cette religion est un élément d'importation ; qu'au nom de l'esprit arabe on est mal venu à faire le procès des conquérants puisque à trois reprises les Arabes se sont eux-mêmes abattus sur la terre berbère comme des guerriers cruels.

En tout cas si l'on ne veut pas que cette unité arabe — qui n'existe pas encore en Algérie — se crée et se crée contre nous, il faut cesser de donner aux populations musulmanes le spectacle d'une administration incertaine et en rébellion larvée contre le gouverneur général.

Si celui-ci est approuvé par le gouvernement, il doit être obéi. Si on le juge à la fois trop faible et trop aventureux — et c'est l'avis de beaucoup de Français résidant en Algérie — il doit être rappelé. Mais rien n'est pire que l'équivoque.

Dans notre Afrique du Nord, y aurait-il une oasis de calme ?

De Tunisie ne parvient à la métropole aucun bruit inquiétant sur la position française.

Le nouveau résident général, M. Mons, est venu à Paris après un premier et bref séjour de l'autre côté de la Méditerranée. Il a surtout parlé du grand problème tunisien : le problème de l'eau.

La sécheresse dure là-bas depuis plusieurs années. 1947 s'annonce mal : les pluies de janvier et de février ne sont pas tombées. Au sud de Zagouan, blés et orges sont cuits par les vents de sable. Des huit millions et demi d'oliviers plantés dans la plaine de Sfax, beaucoup meurent et tous sont menacés. La transhumance a commencé deux mois plus tôt. 40.000 Bédouins se sont réfugiés sous les murs de Tunis. 400.000 êtres humains ont commencé à connaître la disette.

Devant cette menace et sous l'impulsion du résident, Français et Musulmans essaient de faire face.

Pourtant, une opposition demeure intraitable. Elle se lit, de temps à autre, sur les murs étincelants de blancheur, où des mains anonymes y écrivent au charbon de bois : « Indépendance totale, les Français à la mer. »

Elle se lit parfois dans les regards chargés d'une haine qui a toujours son origine dans une foi religieuse exclusive.

Et derrière ces inscriptions et ces regards il y a le Destour, équivalent tunisien de l'Istiklal. Et derrière le Destour lui-même il y a la Ligue arabe.

Jusqu'en Tunisie — dans cette Tunisie qui, avec Kairouan, détient la première ville sainte de notre Afrique du Nord — on mesurera tôt ou tard les conséquences des paroles prononcées à Tanger par le sultan du Maroc.

ROGER A. PRIOURET.

LES TROUBLES DE MADAGASCAR

Si les troubles récents de Madagascar n'ont pas tellement surpris ceux qui suivent de près l'évolution rapide des esprits dans les territoires d'outre-mer depuis la fin de la guerre, ils ont tout de même quelque peu étonné les profanes, qui considéraient Madagascar comme une portion vraiment stable et solide de l'Union française.

On ne peut nier la gravité des incidents qui viennent d'ensanglanter l'île, mais il serait assurément excessif, à l'heure actuelle, de considérer la situation là-bas comme alarmante.

Le président du Conseil lui-même, en examinant, ces jours derniers, les causes de l'agitation, n'a pas craint d'affirmer que l'influence française n'était nullement en péril. Cette déclaration rassurante enregistrée, il n'en demeure pas moins qu'une tentative avortée de rébellion a éclaté à Madagascar et qu'un malaise latent pèse sur l'ensemble de nos territoires d'outre-mer, même dans ceux qui bénéficient en ce moment d'un calme apparent et réconfortant.

Madagascar, qui est en pleine période de transition, devait recevoir les éclaboussures d'une crise à l'échelon international.

Ainsi s'explique en partie le déséquilibre économique et financier que Madagascar connaît inévitablement des suites de la guerre et auquel s'ajoute une situation particulièrement pénible : celle d'une grande île isolée commercialement de la France et d'autres pays, en raison d'un manque de tonnage maritime, cette fois alarmant.

Le chef du gouvernement a reconnu que les mesures prises depuis la libération, notamment la suppression du travail « forcé » et l'extension des droits électoraux à tous les autochtones de l'île, n'avaient pas été sans provoquer quelques réactions de part et d'autre.

La suppression du travail « forcé », édicté par la loi du 11 avril 1946, est incontestablement une décision louable en elle-même et qui ressort nettement des principes idéologiques inséparables de tout régime démocratique. Seulement, les résultats, dans une période de redressement économique, paraissent bien inquiétants. Il y a depuis, à Madagascar entre autres, abandon des plantations et des chantiers, l'indigène subissant les effets d'une propagande sournoise d'agents provocateurs. Il ne veut plus travailler pour l'Européen. Il en découle une crise de main-d'œuvre, d'où aggravation encore de la pénurie des produits.

Le R. P. Patrice O. Garvey, qui a été assassiné au début de la rébellion entre Fianarantsoa et Tananarive.

Les motifs de ressentiment qui font agir ceux qui se font les champions d'un séparatisme déguisé ne se bornent pas à exploiter un négoce déficitaire. Chez beaucoup s'éveillent de vifs sentiments nationalistes à la faveur d'idées exposées dans de récentes conférences diplomatiques, telle la Conférence de San Francisco sur les statuts coloniaux ; d'autant que tout sentiment national chez un individu ne se forme, même imparfaitement, que contre les éléments étrangers.

Pour Madagascar, la cause initiale des troubles, liée à celle que nous venons d'exposer, se situe également sur le plan local. L'agitation présente, a dit M. Ramadier, est surtout le fait de l'aristocratie des lieux, issue des descendants de l'ancienne caste féodale Hova, qui, grâce à la guerre, a réussi à reprendre un ascendant dans le pays.

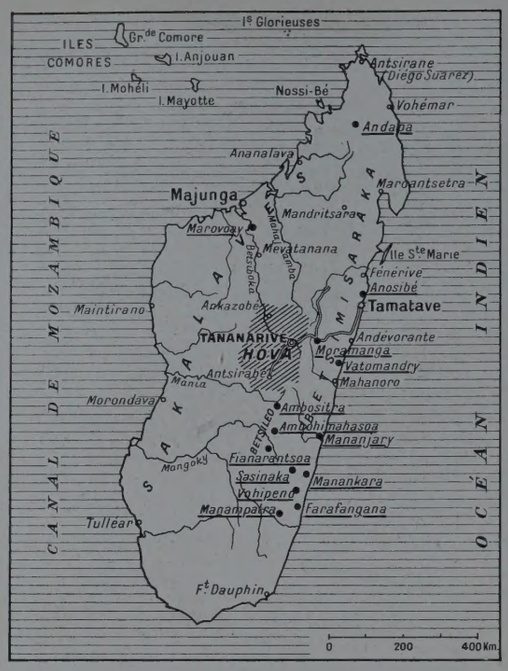
Madagascar, dont la superficie englobe à la fois la France, la Belgique et la Hollande, comporte, d'après le dernier recensement de 1944, exactement 4 millions 198.000 habitants, dont 40.000 Européens, et parmi ceux-ci 25.000 Français. Les Hovas, au nombre de 900.000 (à peine le quart de la totalité de la population), constituent donc une minorité, mais une minorité agissante.

Sur la côte ouest et les contreforts du plateau central, on évalue à 214.000 les Sakalaves, gens fiers, aventureux, intelligents. Ces négroïdes, qui ont toujours résisté victorieusement aux forces dominatrices de la race Hova, furent pour nous des auxiliaires précieux dès 1895.

Les Hovas forment le noyau le plus

important de la population de Tananarive. C'est une race qui est imbue de préjugés de caste et de tribu et dont la provenance est manifestement asiatique. On retrouve chez les Hovas le type malais-polynésien. Pour mieux le comprendre, il faut se référer au passé. Bien avant que l'Européen ait découvert les voies d'Extrême-Orient, des courants d'affaires s'établirent entre Madagascar et l'Asie, ce qui explique la présence de Chinois et d'Hindous dans diverses parties de l'île. Quant à ces Hovas rebelles aux Blancs, ils sont vraisemblablement issus d'un croisement entre les Vazimbas, premiers habitants de Madagascar, et des émigrants malais venus entre le VIII[e] et le X[e] siècle. Ils se répandirent dans les régions les plus fertiles, où ils ne tardèrent pas à régner en maîtres. Au XVIII[e] siècle, les Hovas dominaient l'île entière, imposant aux autres races leur propre dynastie. Adroits, astucieux, organisés, ils dotèrent Madagascar d'une administration et réussirent à établir un ordre rigoureux appuyé sur leur seule puissance ; autrement dit, ils installèrent un régime tyrannique. Ils pratiquaient l'esclavage, et à ces férus de liberté intégrale on peut rappeler le fanampoa, travail gratuit et obligatoire dû à la reine et aux notables.

On comprend dans ces conditions que les haines ancestrales restent assez vives entre les Hovas et leurs principales victimes, les Sakalaves et les Baras.



Les localités de Madagascar où ont éclaté des rébellions sont soulignées. Le grisé indique les régions Hovas.

L'unité de Madagascar n'est donc pas acquise. Aujourd'hui, ces mêmes Hovas, exploitant les difficultés que provoque l'après-guerre, se lancent dans la rébellion contre la France. Et c'est là qu'apparaît notre faute d'avoir trop favorisé ces autochtones, évidemment les plus évolués de l'île, en les laissant accéder à des fonctions administratives et en leur donnant une autorité dans certaines parties du territoire. Nous avons voulu les gagner à notre cause en leur réservant une part dans la gestion administrative, mais ces postes de second plan ne suffisent pas à ces orgueilleux. Ils sont humiliés. Ils veulent, sans doute, reprendre le pouvoir absolu à Madagascar. Est-ce de leur part une vieille rancune ? Car, après tout, c'est la France qui a mis fin, il y a un demi-siècle, à leur domination totalitaire. Ils exploitent donc les difficultés économiques et le mécontentement des masses, terrain propice pour une action véhémente.

Le président du Conseil, à la suite des incidents du 30 mars, à Moramanga d'abord, ensuite à Farafangana, a incriminé les Hovas par le truchement de leur parti, le Mouvement démocratique de rénovation malgache, lequel ne cesse de faire une ardente campagne contre la politique française. Cet organisme prétend, cependant, n'être pas foncièrement antifrançais et ne vouloir que l'autonomie au sein de l'Union française. Mais entre ce qu'on dit, ce qu'on pense et ce qu'on fait, il y a des nuances parfois bien subtiles.

Il est troublant d'apprendre que, parmi les députés qui se trouvent à la tête de ce mouvement, l'un d'eux soit accusé d'être l'auteur d'un complot avorté contre la France il y a plusieurs années.

Le M. D. R. M. subit-il l'influence d'un parti étranger ? C'est à prévoir.

Mais parmi les quatre partis indigènes de Madagascar il y a aussi le parti démocratique, qui, lui, prône l'indépendance complète et qui est, dit-on, inspiré par les Missions protestantes. On accuse celui-là de ne pas rester insensible à l'intérêt que lui portent certaines personnalités de l'Afrique du Sud. Faut-il s'en étonner ? Madagascar est un marché à conquérir et l'île est convoitée pour les immenses richesses qu'elle possède.

Madagascar est à sa période de croissance. Elle a besoin encore de la France. La solution n'est pas dans une abdication des Français, mais dans une association plus réelle avec les habitants de la Grande Ile.

Si, çà et là, on a des reproches à faire à la France, qu'on n'oublie pas, là et ailleurs, que les Français ont apporté la liberté incompatible avec les méthodes d'Extrême-Orient et le despotisme des souverains noirs.

Les fauteurs de troubles exploitent l'incertitude de ceux qui peinent pour vivre. Efforçons-nous d'améliorer l'existence de nos ressortissants ; là est la clef du problème, et le gouvernement s'oriente bien dans cette voie lorsqu'il déclare que le problème économique de Madagascar doit être reconsidéré, tandis que la question des relations de la Grande Ile avec les pays voisins mérite d'être étudiée.

MARCEL LAURUS.

IMPASSE A LA CONFÉRENCE

LE Kremlin a ouvert ses portes aux trois ministres des Affaires étrangères ; c'est M. Bidault qui le premier pénétra dans cet immense palais dont les murs ont plus de trois kilomètres de longueur et entourent une cité de cathédrales, d'églises et de palais. Toute l'histoire de la Russie est inscrite dans ces pierres, dont les premières furent apportées il y a déjà huit siècles. La dernière est la construction récente de la Salle du Soviet suprême, immense, toute blanche, dont les fenêtres admirablement alignées s'ouvrent sur le fleuve qui donne son nom à la ville capitale. Après M. Bidault, M. Bevin a franchi l'enceinte des murs rouges et enfin, le 15 avril le secrétaire d'Etat américain, le général Marshall, à son tour est allé rendre visite au maréchal Staline. Les premières rencontres n'ont été suivies d'aucun communiqué ; pour la dernière, une note du chef du bureau de presse de la délégation américaine a précisé que l'entrevue, qui avait été demandée par le secrétaire d'Etat par la voie diplomatique, a duré une heure trente.

Suivant la formule « rien n'a transpiré » de l'entretien qu'ont eu les deux hommes d'Etat. Alors que pour les deux précédentes visites, celles de MM. Bidault et Bevin, les explications n'ont pas manqué — aucune n'ayant d'ailleurs une certitude — la dernière s'entoure d'un silence remarquable. Les journalistes, prêts à l'information même facile, se montrent particulièrement discrets.

Dépassant le caractère d'une démarche de courtoisie nécessaire, la visite, en somme toute naturelle, du ministre américain au chef du gouvernement russe a pris la valeur d'un événement symbolique. Cette interprétation n'a pas de fondement objectif, elle n'est pas étayée par quelque document ou par des confidences indiscrètes : elle est tout simplement l'expression unanime de ce que l'on ressent à Moscou après cinq semaines de négociations. Au moment où les disputes quotidiennes sur l'Allemagne arrivaient à leur terme sans aucun espoir d'arrangement, quel qu'il soit, le maréchal Staline et le général Marshall se trouvaient réunis et ne pouvaient que constater qu'ils n'étaient plus d'accord sur rien.

A Moscou, les oppositions sont restées constantes sur la démilitarisation de l'Allemagne comme sur la dénazification, sur le régime politique provisoire ou définitif de l'Allemagne, sur son organisation économique comme sur les réparations, et enfin sur le pacte à quatre proposé par M. Byrnes et que le général Marshall a fait sien. A New York, les travaux du Comité d'études relatifs à la création d'un système de contrôle de l'énergie atomique, d'une part, et des armements, de l'autre, ont abouti à ce résultat : l'antinomie absolue, irréductible entre les thèses russe et américaine. A Moscou comme à Lake-Success on se trouve dans la même impasse : une opposition stérile.

Mais, en dehors des deux « tables au tapis vert diplomatique » où se rencontrent MM. Molotov et Marshall, MM. Gromyko et Connally, il y a bien autre chose. Il y a d'abord le Pacifique : le Conseil de sécurité a récemment décidé, à l'unanimité, de confier aux U. S. A. la tutelle des îles du Pacifique, autrefois sous mandat japonais (îles Mariannes, Caroline, Marshall). La liaison est désormais établie entre Pearl-Harbour et Manille et la position stratégique des Etats-Unis est solidement établie. On s'attendait à une vive résistance de l'U. R. S. S. au sein du Conseil de sécurité, il n'en a rien été. Le gouvernement de Washington ayant formellement déclaré qu'il passerait outre à un refus, les Russes ont préféré « se faire honneur de la nécessité » et s'incliner.

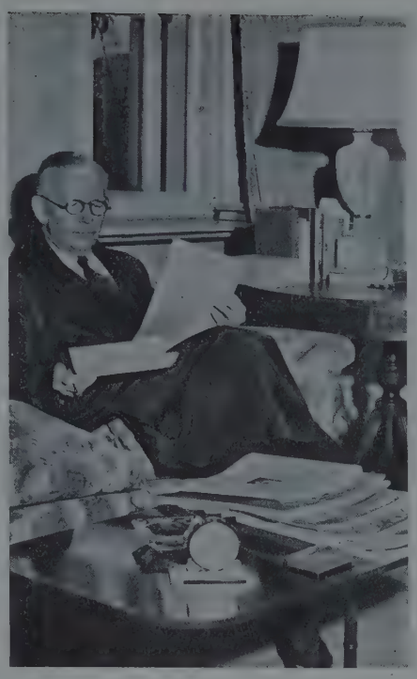
Mais, si en Extrême-Orient les Russes se montrent sans intransigeance, il n'en est pas de même en Méditerranée. Le discours du président Truman du 12 mars a été profondément ressenti à Moscou comme une attaque, et le point de départ d'une offensive contre la Russie et contre son régime. L'attitude du gouvernement soviétique en a été profondé-

ment modifiée, mais secrètement. Alors que la politique des Etats-Unis est l'objet de discussions publiques, que les discours succèdent aux discours, que M. Wallace vient en Angleterre exposer aux Anglais étonnés — et il y a bien de quoi ! — les critiques majeures qu'il fait à son gouvernement, la diplomatie russe suit silencieusement son chemin.

Elle n'a rien refusé, à Moscou ; on ne peut pas l'accuser d'avoir, sur quelque question que ce soit, fait une opposition irrecevable. Elle s'est contentée de discuter, de faire des propositions et de rester toujours d'accord avec les principes qui sont ceux formulés par les Quatre eux-mêmes. Lorsque notre ministre, pressé d'apporter à son pays un avantage de quelque valeur, plus important que Brigue et Tende que nous avons dû accepter comme un succès inespéré, la Sarre, M. Molotov n'a pas refusé son accord, mais il a prétendu qu'un pareil règlement ne pouvait se faire que pour l'ensemble de la région rhénane : et il a lié Ruhr et Sarre.

Ne rien refuser, ne pas s'opposer, mais toujours remettre, telle paraît avoir été la tactique des Russes depuis le discours du président Truman. Cette politique, ils l'ont déjà faite. Mais attendre, remettre n'est qu'une solution négative, et est-ce bien cela que l'on veut à Moscou ?

Sans être dans le secret des dieux, il tombe sous le sens qu'un gouvernement maître de soi doit incliner à se réserver en face des événements : il est normal d'attendre le déroulement des conséquences de l'initiative présidentielle américaine. Avec sang-froid le maréchal Staline a dû considérer la situation intérieure des U. S. A. et se renseigner sur les dessous de la politique électorale de la République. Il a pu le faire du Kremlin et sans se déplacer puisqu'il a reçu M. Stassen. Harold Stassen, membre influent du parti républicain, et probablement candidat à la présidence, séjourne à Moscou à « titre privé ». En dehors de la conférence et de la délégation américaine, dont il ne fait pas partie, il expose très librement, en citoyen américain, des idées qui ne concordent pas toujours avec les positions officielles du département d'Etat. Sa visite au Kremlin a précédé celle du général Marshall. On peut donc admettre que le maréchal Staline ait désormais fixé la ligne politique de son gouvernement par rapport à la situation intérieure des Etats-Unis, que l'on peut supposer être à la veille d'une évolution rapide au point de vue économique, ce qui ne manquerait pas d'avoir de grandes répercussions sur les positions de la République dans le monde. Et c'est probablement l'explication de la diplomatie russe de négociations continuelles sans rupture comme sans résultats. Mais cette politique entraîne pour le peuple soviétique de nouveaux sacrifices qui viennent s'ajouter à ceux qu'il consentit à la cause de son pays, car il n'y a plus aucun doute à avoir sur la presque impossibilité matérielle où se trouvent les dirigeants de Moscou de reconstituer leur économie sans secours extérieurs.



Le général Marshall, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères des Etats-Unis, qui eut un entretien le 15 avril avec le maréchal Staline.

ROGER CÉRÉ.

DIFFICULTÉS GOUVERNEMENTALES

LORS des controverses passionnées sur l'Indochine, on avait dit, non sans raison, que la Conférence de Moscou était pour le gouvernement Ramadier sa meilleure chance de durée. Au moment où reprennent les travaux parlementaires, cette chance est pratiquement épuisée.

Un fait nouveau aurait pu modifier la situation : après avoir parlé à Bruneval et à Strasbourg, le général de Gaulle a pris la tête du Rassemblement du peuple français.

Le mouvement en est encore à ses débuts. Mais, sur l'émotion qu'il a suscitée dans les milieux politiques, on a pu croire un instant qu'il renforcerait la coalition gouvernementale que, dans le jeu de M. Ramadier, ce R. P. F. allait remplacer l'atout, devenu inefficace, de la Conférence de Moscou ; qu'en tout cas allait s'échafauder un « bloc de défense républicaine », qui, derrière l'actuel gouvernement ou un autre, engloberait la majorité actuelle.

On s'est aperçu bien vite que la réaction des partis devant l'initiative du général de Gaulle n'était unanime qu'en apparence et qu'elle ne suffisait pas à rapprocher les deux ailes de la majorité.

Surtout les problèmes qui ont pesé si lourdement sur la fin de la session parlementaire ne sont pas résolus et, face à eux, les positions des partis restent inchangées. A peine si l'on peut noter une détente sur la querelle de la sécurité sociale : les travailleurs indépendants de toutes catégories semblent devoir obtenir du ministre du Travail les aménagements qu'ils sollicitaient avec quelque véhémence.

Pour le reste, la machine gouvernementale s'avère lourde à mener. De nombreux et interminables conseils restreints ne parviennent pas à épuiser les questions. C'est ainsi que le projet de statut de la presse est discuté, article par article, en petit comité interministériel.

Le ministre des Finances a 22 milliards à trouver pour présenter au Parlement un budget en équilibre. La commission de « la Hache » lui a fourni seulement 3 milliards. Et M. Ramadier a parlé de « mesures héroïques » sans que l'on soit très sûr que cette expression, souvent employée, corresponde à des projets déjà étudiés. D'autres déficits sollicitent d'ailleurs M. Robert Schuman : 12 milliards du côté de l'électricité nationalisée, 15 milliards du côté des charbonnages. Et, ici encore, les économies risquent d'être de trop maigres rendements pour éviter les augmentations de tarifs incompatibles avec l'actuelle politique de baisse.

Celle-ci reste à l'ordre du jour sans que la classe ouvrière trouve à s'en satisfaire et puisse épargner au gouvernement sa revendication sur les salaires, mise provisoirement sous le boisseau. La suppression éventuelle de distributions de vins dans les départements consommateurs de bière ou de cidre, la réduction, virtuellement acquise, de la ration de pain sont d'ailleurs autant de causes de malaise.

Mais une question a pris brutalement le pas sur toutes les autres : celle de l'Union française. Troubles ici, là menaces directes, ailleurs réticences et intrigues : la construction qui devait se substituer à ce que les Français appelaient fièrement leur empire s'avère laborieuse.

Le gouvernement s'attache à une ligne de conduite claire : maintenir l'ordre et, dans le cadre de l'ordre, défendre, résoudre les problèmes qui se posent et pour lesquels il n'existe que des solutions particulières.

Malheureusement, sur les réactions que suscitent partout les séquelles de la guerre et l'œuvre réformatrice qui s'impose, l'unanimité s'avère impossible au sein du gouvernement comme elle l'a déjà été au sein de la majorité. Le parti communiste, qui avait pris la défense du Viet-Minh, a réclamé l'indulgence pour le Mouvement de rénovation malgache comme pour Messali et le P. P. A. Tout se passe comme si, en dehors de toute affinité idéologique, il restait très près des idées développées par Lénine il y a vingt-cinq ans dans l' « Impélisme, stade suprême du capitalisme » et soutenait n'importe quel mouvement pourvu qu'il fût hostile au vieux colonialisme.

Ce désaccord que l'on sentait latent est devenu public à propos de Madagascar.

M. de Coppet, qui doit briser une émeute dans l'île, a fait arrêter les responsables. Parmi eux se trouvent quatre parlementaires du parti de la Rénovation malgache. Le magistrat instructeur a transmis à son chef hiérarchique, M. Marius Moutet, ministre de la France d'outre-mer, une demande de levée de l'immunité parlementaire.

C'est sur cette demande que s'est engagé un débat au Conseil des ministres. M. Maurice Thorez a apporté une opinion tranchante : les élus du parti de la Rénovation malgache protégés par la Constitution devaient être libérés. M. P.-H. Teitgen a repris, sur le plan juridique, la thèse de M. Moutet.

— Comment, a-t-il dit, libérer des délinquants, c'est-à-dire passer outre à la décision d'un magistrat sans violer le principe de la séparation des pouvoirs ?

La majorité du Conseil a suivi M. Teitgen. Les arrestations ont été maintenues. Les ministres communistes se sont contentés de marquer leur humeur en n'assistant pas au déjeuner organisé en l'honneur du soixante-quinzième anniversaire de M. Léon Blum. Peut-être les événements se fussent-ils précipités si M. Vincent Auriol n'avait à ce moment vogué vers l'Afrique...

Dès lors, il est apparu à nouveau que le gouvernement Ramadier était virtuellement condamné. D'autant que les élus du M. R. P. et du Rassemblement des gauches, confrontés avec leurs électeurs, reviennent avec le dessein arrêté de ne pas prolonger l'équivoque du 22 mars.

PORTÉE POLITIQU

Au cours d'un arrêt à Commondale (Transvaal), un fermier sud-africain géant (il mesure 2 m. 30) fut présenté aux souverains.

Avant de commencer leur voyage, qui devait les conduire jusqu'en Rhodésie, le roi et la reine ouvrirent au Cap la session du parlement.

Le roi, derrière lequel on reconnaît la reine, entouré du maire de Port Elisabeth et de son adjoint, signe le Livre d'or de la ville.

Il y a plus d'un an que la visite de Leurs Majestés et des princesses avait été annoncée. Depuis, l'Union de l'Afrique du Sud n'avait cessé de se préparer aux grandes solennités projetées, et, chaque jour, la presse avait donné de nouveaux détails sur la visite des souverains.

On se souvient de l'accueil enthousiaste que les habitants du Cap réservèrent à la famille royale lorsque, le 17 février à 9 h. 30, *H. M. S. Vanguard* fit son entrée dans le « Ducan Rock » (1). La ville avait été abondamment pavoisée aux couleurs de l'Afrique du Sud et du Royaume-Uni, et le tonnerre des canons annonçant que pour la première fois un souverain en exercice foulait le sol du dominion avait été pour Le Cap le prélude de cinq jours de fête. Ce ne fut, en effet, que le 21 que la famille royale prit place à bord du long train blanc qui devait la conduire à travers l'Afrique australe jusqu'en Rhodésie (2) et la ramener au Cap après une randonnée de près de 6.000 kilomètres qui vient de se terminer.

Bien qu'il soit un peu tôt pour en mesurer tous les effets, il n'est pas douteux que cette visite soit un acte politique de grande importance, tant au point de vue du « British Commonwealth » que du point de vue proprement sud-africain.

Et, tout d'abord, le seul fait que le voyage royal ait été possible et puisse se dérouler harmonieusement est hautement significatif. L'Union de l'Afrique du Sud existe seulement depuis 1910. Elle a été édifiée sur les ruines et les rancœurs d'une lutte sanglante, dont le souvenir vient très souvent encore embarrasser les rapports entre les éléments anglais et « afrikans » de la population.

Les différences sensibles qui marquèrent l'accueil réservé au roi dans les différentes provinces en sont la preuve : si la province du Cap fut très cordiale, le Natal, enthousiaste, l'accueil dans l'Etat libre d'Orange et au Transvaal manquait évidemment de chaleur. Cependant, nulle part il n'y eut de manifestations hostiles ou irrévérencieuses, ou simplement de discordances. La visite royale est la preuve que, malgré tout, le temps a fait son œuvre et que le compromis sur lequel était fondée l'Union est accepté par une majorité de plus en plus grande de la population.

C'est donc à une sorte de consécration du « Status Act » de 1909 que l'on assiste. La présence du roi en Afrique du Sud constitue un rappel des liens du dominion avec la couronne, liens constitutionnels et liens psychologiques.

Le souverain n'a pas manqué, en effet, d'exercer les prérogatives constitutionnelles qui lui sont reconnues. Le 17 février, quelques heures après son arrivée, le roi recevait en audience privée les chefs des missions diplomatiques, qui sont d'ailleurs accrédités auprès de lui en tant que roi de l'Afrique du Sud. Le 21 février, à midi, le roi, accompagné de la reine, ouvrait la session parlementaire et prononçait le discours du trône qu'habituellement le gouverneur général prononce en son nom dans les deux langues nationales. Seule, la formule rituelle par laquelle la session est déclarée ouverte fut dite par le roi en anglais et en afrikans.

Un événement — sans rapport direct avec la visite royale — est venu toutefois mettre en cause, le 26 février, l'une des prérogatives de la couronne. Bien que le colonel Stallard, chef du dominion party — le parti de la fidélité à la mère patrie — ait fait remarquer que le moment était fort mal choisi, un député de l'opposition nationaliste, M. Swart, a réussi à faire mettre en discussion au parlement une motion tendant à supprimer le recours au Conseil privé de la couronne contre les décisions rendues par la cour suprême de l'Afrique du Sud.

Le chef du gouvernement et l'Assemblée dans son ensemble — sauf neuf de ses membres — ont accepté que la question fît l'objet d'un examen complet.

Les arguments suivants ont été présentés :

Pour la suppression, l'éloignement de Londres, la différence de structure des droits anglais et sud-africain (l'Afrique du Sud ne vit pas sous le régime de la « common law », mais sous celui du « vieux droit romain hollandais », avec quelques aménagements). Enfin, le précédent canadien fut invoqué : depuis 1939, les décisions de la cour suprême du Canada ne sont plus sujettes à appel au Conseil privé du roi.

Contre la suppression, il a été dit que le recours n'est pas un souvenir historique, mais qu'il est utilisé parfois et à la satisfaction générale, que, par ailleurs, des juges sud-africains peuvent siéger et ont siégé, en fait, au Conseil privé. Les représentants des populations de couleur ont fait remarquer enfin que le recours à une juridiction extérieure à l'Union était indispensable dans un pays troublé par les conflits de races.

Si l'on s'est efforcé de part et d'autre d'invoquer des arguments d'ordre technique, ce sont des considérations d'ordre politique qui ont guidé le parlement dans sa discussion. On l'a bien vu lorsque M. Swart, répondant aux membres de la majorité, parla d' « esprit colonial » et, qualifiant le discours du colonel Stallard, s'écria : « C'est la voix du XIX[e] siècle ! »

Bien que la majorité ait laissé entière liberté de vote à ses membres, c'est finalement par 51 voix contre 34 que la motion fut repoussée en seconde lecture, le 21 mars. Quatre membres de l'United Party seulement avaient soutenu la motion Swart.

Il n'est pas interdit de penser que ce texte aurait eu quelque chance d'être adopté si le débat avait eu lieu à un autre moment. La présence du roi en Afrique du Sud a joué très efficacement en faveur du maintien de la tradition.

C'est qu'en effet la visite royale n'est pas seulement pour le souverain l'occasion d'exercer lui-même — et non plus par personne interposée — les prérogatives de la couronne. Elle permet par ailleurs la consolidation de certains liens sentimentaux entre la population de l'Union et la monarchie.

De nombreux Sud-Africains, qui n'étaient pas par principe hostiles aux liens qui unissent encore leur pays à la couronne, reprochaient au souverain d'être

(1) Voir *France-Illustration* du 1[er] mars 1947. — (2) Voir *France-Illustration* du 5 avril 1947.

U "ROYAL TOUR"

un inconnu, un personnage que l'on ne voyait jamais. Ils en concluaient que l'allégeance à la couronne d'Angleterre n'avait plus de raison d'être. Cet argument ne tient plus aujourd'hui. De plus, le charme incontestable de la famille royale, la grâce touchante des princesses ont rapidement conquis des personnes jusqu'ici très réservées. De nombreux Sud-Africains ont enfin vu — et reconnu de très bonne grâce — « leur roi », « leur future reine ».

L'opposition nationaliste redoutait d'ailleurs ce danger et, dans une brochure répandue avant l'arrivée des souverains, le public sud-africain était mis en garde contre les mouvements d'enthousiasme des foules qui risquent de ruiner le bon sens des esprits les mieux assis.

Enfin, le docteur Van Rensburg, chef de l'Ossevabrendwag, parti ultra-nationaliste et d'inspiration nazie, ne cachait pas dans un de ses derniers discours que la visite royale infligeait à la cause républicaine la plus sérieuse crise qu'elle ait jamais subie.

Du point de vue intérieur, les événements en cours constituent une carte importante dans le jeu politique tel qu'il s'établit à la veille des élections générales de 1948. Cette carte sera-t-elle un atout pour le maréchal Smuts et son parti, l'United Party ?

Aux jours sombres de 1939, c'est à trois voix de majorité que le parlement sud-africain avait voté l'entrée du dominion dans la guerre à côté de la Grande-Bretagne. Les élections de 1943 avaient ramené triomphalement au pouvoir les hommes qui avaient voulu la participation à la guerre, et c'est avec l'appui d'une majorité importante et fidèle que depuis le maréchal Smuts gouverne.

Mais le pouvoir use et les problèmes de l'après-guerre, bien que la situation de l'Afrique du Sud soit à bien des égards enviable, ne vont pas sans irriter l'opinion.

Les contre-coups de la pénurie mondiale se font sentir ici, surtout les années de sécheresse. Le ravitaillement est loin d'être toujours facile ; on ne bâtit pas ou peu, faute de matériaux, alors que les maisons manquent et que la politique d'immigration inaugurée par le gouvernement ne tend qu'à aggraver le problème. Les échecs sud-africains à l'O. N. U., tant dans la question du Sud-Ouest africain que dans celle des Hindous du Natal, ne sont pas de nature non plus à renforcer la position du gouvernement.

Cependant, le 17 février, le maréchal Smuts recevait des mains du roi l'Ordre du Mérite. Ce n'était pas là un vain symbole, car la présence du souverain dans l'Union constitue pour le premier ministre le couronnement d'une vie politique déjà longue et vouée à la création d'un idéal national sud-africain au sein du British Commonwealth. La visite royale est pour lui un immense succès personnel, tout au moins aux yeux de ceux qui l'ont suivi jusqu'ici.

Elle pourrait, au contraire, lui nuire considérablement du côté nationaliste. Aussi le premier ministre a-t-il adopté à l'égard du souverain une attitude déférente, certes, mais aussi amicale et sans façon, que seul peut lui permettre son grand âge. Le roi, son hôte, est le fils d'un souverain dont il fut l'ami. Ceci permet au maréchal Smuts d'atténuer l'état de dépendance dans lequel il se trouve, ainsi que son cabinet, vis-à-vis de la couronne.

Ce jeu est facilité par l'attitude de l'opposition nationaliste. Dans un discours retentissant, le docteur Malan, chef de l'opposition, a déclaré, au mois d'août dernier, que son parti abandonnait le « républicanisme » comme but immédiat. Par ailleurs, s'il fut absent lors de la remise de l'adresse du parlement au roi, des députés nationalistes assistaient à la cérémonie. Enfin, les éléments le plus farouchement antibritanniques ont déclaré vouloir accueillir le roi poliment, comme ils le feraient pour un souverain étranger.

Ainsi, de cette arme à double tranchant, le premier ministre se sert très habilement, procurant aux uns le plaisir de voir leur roi, présentant la chose aux autres comme une manifestation d'amitié entre deux pays pratiquement indépendants l'un de l'autre.

Mais il est peu probable que les élections se fassent sur la question du maintien de l'Union dans le Commonwealth. Les électeurs ont d'autres préoccupations, qui sont les difficultés matérielles de chaque jour. Il n'est, semble-t-il, pas impossible que, s'agissant de la visite royale, ce soit surtout de son coût exorbitant qu'il soit discuté lors des élections de l'an prochain.

Il est donc trop tôt pour savoir dans quelle mesure les événements en cours influenceront les élections, et dans quel sens. Seuls les mois à venir pourront nous dire par qui ces événements auront été le mieux exploités et nous révéler si finalement le maréchal Smuts et son parti seront parvenus à en faire un succès.

Au contraire, on peut d'ores et déjà constater que cette visite au dominion sud-africain est un grand succès pour la couronne. L'accueil réservé au roi est l'affirmation, renouvelée au lendemain de la seconde guerre mondiale, du « vouloir vivre commun » qui anime les nations britanniques. Il constitue par ailleurs un incontestable succès personnel pour le roi et la famille royale. Dans un pays divisé, tiraillé par les conflits sociaux et les conflits de races, la présence du roi n'a pas ranimé les vieilles querelles. Elle est au contraire le témoignage que ces querelles se sont apaisées.

Les populations de couleur elles-mêmes, qui avaient été invitées par le parti communiste au boycott des manifestations organisées en l'honneur des souverains, ont tenu à marquer par la voix de certaines de leurs organisations qu'elles plaçaient la personne du roi au-dessus des conflits qui les opposaient au gouvernement de Prétoria. Noirs et Hindous ont donc, eux aussi, bien accueilli la famille royale.

C'est que le sens du devoir qui anime les souverains, la conscience et le dévouement avec lesquels ils s'acquittent de la lourde tâche qu'est la leur ne peuvent laisser indifférents. C'est à eux que revient en effet d'accomplir — et de renouveler chaque jour — ce miracle : maintenir contre vent et marée la cohésion de la communauté de nations libres dont ils sont le vivant symbole.

Phot. S. A. S. I. O., I. N. P. et Reuter.

JEAN-PIERRE MADEL.

Le 21 avril, la princesse Elisabeth a atteint sa majorité. La voici photographiée ce jour, où elle prit pour la première fois la parole en public.

A Salisbury le roi a ouvert, comme il l'avait fait quelques jours plus tôt au Cap, la session du parlement de la Rhodésie du Sud.

A Pietermaritzburg, le roi, la reine et les deux princesses ont reçu les hommages de la colonie hindoue établie dans la région.

DESTRUCTION DE LA BASE D'HÉLIGOLAND

Greco. « Purification au temple. » (National Gallery.)

EXPOSITION A LONDRES DES MAITRES ESPAGNOLS

Blanche et noire, lisse au clair de lune ou sous la pluie comme une gravure romantique dédiant quelque élégie au souvenir, la National Gallery ne s'encombre à l'extérieur d'aucun bas-relief, d'aucune feuille d'acanthe, d'aucun signe de richesse apparent.

Ici, pourtant, la vulnérable beauté, durant de longues et obscures années en exil, est revenue.

Aujourd'hui, l'un après l'autre, les chefs-d'œuvre préférés reprennent leur place. Un tiers de la collection est accroché à nouveau, et nous avons droit à une exposition magnifique, celle des peintures espagnoles.

Sur ces quarante et un tableaux présentés ici, quinze toiles sont de Velasquez — à peu près la totalité de ses œuvres actuellement en Angleterre — et, parmi celles-ci, les plus remarquables peut-être furent peintes avant qu'il n'ait quitté Séville pour Madrid (Velasquez n'avait même pas vingt-trois ans). Elles sont bouleversantes de simplicité et de maîtrise.

Qu'il s'agisse des jeunes gens à table, de Marthe ou de la servante d'Emmaüs, les modèles sont tous de pauvres paysans espagnols.

Les blanches assiettes à soupe s'égouttent sur la table fruste où deux garçons aux cheveux ras boivent l'eau fraîche. Comme la vieille femme qui fait frire ses œufs dans un plat de grès roux, Marthe et la servante emploient une vaisselle épaisse, le même mortier de cuivre où elles pileront l'ail tout à l'heure. Un attirail modeste renouvelle — avec ses pichets craquelés, sa terre cuite vernie, ses couffins de paille et quelque torchon rude — des natures mortes à l'humilité sombre qu'éclairent, çà et là, un melon d'or, la fiasque où repose le vin lourd, l'orange posée sur une robuste jarre, le piment grenat.

Peint un peu plus tard, contemplatif, saint Jean dans l'île de Patmos demeure, avec ses lèvres violacées de Maure, un de ces paysans au sang noir. Comme eux, il ressemble aux beaux innocents de village qui, en Andalousie, regardent, sur le pas des portes, danser les autres à la tombée du soir. Et il est le frère déjà de ces jeunes soldats exténués que nous vîmes dormir, la bouche ouverte, sur des cailloux ou dans des gares.

Quel blême contraste oppose, avec ses brocarts couleur de funérailles, Philippe IV, bélier blond marqué du menton bête des princes de la maison d'Espagne !

Une perruque rousse sur son crâne chauve, le duc d'Olivarès, portant la croix verte de l'Ordre d'Alcantara brodée sur son doublet et à son manteau, est un reître effrayant aux traits de rustre, aux veines gonflées.

Cependant, c'est une petite mendiante aux paupières rondes, à la joue en fleur, une de ces gamines tôt poussées, herbe sauvage des ruelles au chant sourd, que Velasquez fit poser, étonnée et grave, en sarreau gris lilas, pour son *Immaculée Conception*. Le paysage est consacré aux emblèmes de la Vierge : temple et fontaine, jardin, colline, cité, aurore. Au ciel ardoise, bleu noir, éclatent des flocons de nuages.

Murillo, exécutant avec grâce, pour son fils prodigue, des scènes de genre qui semblent illustrer quelque comédie légère ou des cartons mièvres de tapisseries, ne peut, après la vérité flagrante de Velasquez, que nous décevoir.

Alors, Greco nous éblouit de sa lumière de mauvais orage qui éclaire dans le Temple son Christ en robe violâtre aux reflets blancs, pivot de quelque mystique parade révulsée.

Dans *l'Agonie au Jardin*, une angoisse sans mesure déforme les rochers de carton où Jésus, agenouillé, entrevoit, dans une lueur de théâtre, l'ange qui le rassure de son ciboire. Au loin, la lune maudite éclaire l'approche de Judas.

Peintre tour à tour effrayant, ironique ou amoureux, Goya, complice attendri de la chair, exalte ici sa faiblesse et sa grâce. Doña Isabel Cobos de Porcel, gourgandine ronde comme une caille, est un séduisant bijou rose en mantille, une diablesse à la main potelée, au regard de velours.

Cependant, sage et triste, voilée de tulle, en longs gants blancs, inquiète sur son canapé jonquille, doña Antonia Zarate semble porter le deuil secret d'un oiseau noir.

A quelle distance de ces rêveuses profanes et à demi châtiées peut-être se trouve donc, dans cette grotte suintant la mort, le *Saint François* de Zurbaran, qui médite, usant à genoux sa robe de moine effilochée, un crâne appuyé à son cœur ?

Zurbaran, peintre des extases livides et de la sublime pénitence, a cependant dédié à sainte Marguerite, vierge d'Antioche, l'apparence de quelque jolie dévote, bergère en sandales et jupe de bure rouge. Ne vient-elle pas, avec son chapeau de paille et son sac brodé, de descendre de sa mule pour terrasser, d'un coup de houlette tranquille, le dragon ?

Et je ne connais point de plus gracieux portrait que celui de cette martyre au teint d'aubépine qui revient, bien vêtue, de visite ou de vêpres. Espacé comme un rosaire, un collier aux grains menus embaume de buis chaud et de poivre l'échancrure modeste du blanc corsage.

Dangereuse, hypocrite image, bien plus troublante pour le pécheur — ô cruelle Espagne — que, dans les salles adjacentes, la lourde franchise flamande aux appâts trop offerts.

Ici, pourtant, se suivent les galeries aux célèbres merveilles. Ici, Rembrandt baigne dans l'eau trouble les cuisses obscures de Saskia — Saskia, jeune et brune — tandis que, sur une toile impitoyablement belle, Saskia, vieillie et tardivement blonde, se déguise — tragique rose abîmée — en Flore désormais sans éclat.

Dans la grande salle des Titiens, plus émouvant que les plus beaux, plus petit, apparaît le *Christ à la Madeleine*, et Madeleine en velours cramoisi approche à genoux ce Messie presque nu, gras comme un jeune oisif à la peau blanche. Tableau gonflé d'amour au cœur d'un paysage du soir.

Mais Jean Van Eyck nous ramène vers l'absolue pureté, unissant, sous le lustre hollandais, Arnolfini et sa femme, la main dans la main, devant le miroir convexe qui étonna notre enfance et où se réfléchit à jamais, à côté du lit tendu de draperies, la perfection de ce couple éternel.

Face à Christine de Danemark, duchesse de Milan, dont le calme visage et les nobles mains se détachent des atours noirs ourlés de martre par Holbein, la Madone de Durer, la blonde madone aux boucles de soie légères comme des bulles d'or pâle, assise à l'angle de la houblonnière, recouvre d'un manteau rubis sa robe couleur de grenade. Peints avec une ferveur profonde, des brins d'herbe exsangues et des pavots mauves, des iris et des papillons encadrent cette maternité à l'enfant de porcelaine, à l'enfant de coquillage, tandis qu'au loin, sous le soleil nordique, s'étend la mer.

Nous voudrions fermer les yeux, en rester là, mais Piero della Francesca, adorable frère des anges, élève au-dessus du *Baptême* sa colombe légère comme un nuage. Mais, sur leurs chevaux blancs et sur leurs chevaux noirs, les guerriers caparaçonnés de Paolo Ucello s'affrontent — déployant en vain fanfares et oriflammes — et, devant des buissons d'orangers, ils brisent furieusement leurs lances.

Alors, au-dessus des marches du vestibule, et à côté d'un Véronèse, apparaît la *Jeune Femme* de Manet qui semble, avec sa frange blonde et sous le grand lustre des Folies-Bergère, épanouie devant la glace au soir d'un très récent printemps. La tige courte dans un verre d'eau vivent, à côté des bouteilles frelatées, deux roses.

6 heures. Une dure sonnerie arrache à l'univers enchanté. Dehors, Nelson se dresse sur sa colonne de bronze, et noirs aussi au crépuscule les pigeons de Trafalgar Square entament leur grand charivari avant d'aller se nicher jusqu'à l'aube au faîte meurtri de Saint-Martin-des-Champs.

Annette Vaillant.

VELASQUEZ. « LE CHRIST DANS LA MAISON DE MARTHE. » (National Gallery.)

ZURBARAN. « SAINTE MARGUERITE. » (National Gallery.)

Velasquez. « La Servante. » (Collection de sir Alfred Beit.)

Murillo. « Scène du fils prodigue. » (Collection de sir Alfred Beit.)

Goya. « Dona Antonio Zarate. » (Collection de sir Alfred Beit.)

Photographies National Gallery.

Durant l'occupation, les Allemands avaient recouvert le palais de la Foire d'un badigeon vert pour le camoufler, et les Lyonnais eurent beaucoup de mal à lui rendre sa couleur primitive.

M. Edouard Herriot inaugure la Foire internationale de Lyon 1947 en compagnie de Mgr Gerlier, archevêque de Lyon et primat des Gaules, de M. André Philip et de M. Letourneau.

LA FOIRE DE LYON

Tant par la foule de visiteurs qu'elle a attirés que par le nombre des industriels français et étrangers qui y ont participé, la Foire internationale de Lyon 1947, qui vient de fermer ses portes, aura connu cette année un succès considérable.

Déjà l'an dernier, et en dépit des difficultés multiples rencontrées par les organisateurs, la Foire avait été une réussite.

Les visiteurs étrangers, qui pensaient trouver une France épuisée par six années de guerre et d'occupation, n'avaient pas caché leur surprise et leur admiration devant les réalisations dont ils étaient témoins. Pourtant, la Foire de 1946 ne groupait que 2.200 exposants, alors que celle de 1947 vient d'en réunir 3.500, auxquels il faudrait encore en ajouter 500 qui ne purent y participer faute de place.

Jamais notre grand marché d'échantillons n'avait groupé un tel nombre d'industriels et de commerçants, et ceci est capital, car la Foire de Lyon a toujours été un véritable baromètre de la situation de l'économie française.

Sans doute, de nombreux articles exposés ne pouvaient, cette année encore, être livrés que contre la remise de bons de déblocage, sans doute aussi certains de ces articles étaient-ils réservés à l'exportation, mais il n'en reste pas moins vrai que leur nombre, leur diversité et leur qualité ont prouvé que les fabricants tiennent à affirmer leur existence et que l'industrie française entend défendre ses positions à une heure où elle risque d'être dangereusement concurrencée. D'autre part, l'ampleur de la participation étrangère à la Foire de cette année a montré clairement tout l'intérêt que certaines nations portent à notre marché, et ceci est réconfortant : la Belgique, la Suède, les Pays-Bas, la Suisse et la Tchécoslovaquie se firent en effet représenter officiellement. La participation de l'Union française fut également des plus importantes : l'Algérie, le Maroc, la Tunisie et l'Agence française des colonies présentèrent des échantillons de la production de nos possessions d'outre-mer.

La Foire de Lyon 1947 a donc été une réussite totale, réussite qui récompense tant les organisateurs que les exposants, lesquels, en dépit des multiples difficultés de l'heure, ont tenu à affirmer leur volonté de produire en maintenant les traditions de qualité et de goût qui ont fait le renom des produits français.

Photographies *New York Times* et I. N. P.

FIN DU TOURNOI DES CINQ NATIONS

Les sportifs français avaient mis beaucoup d'espoirs dans la rencontre internationale de rugby France-Angleterre qui a eu lieu le 19 avril à Twickenham. Une victoire très nette de nos représentants nous eût valu de remporter le tournoi des Cinq Nations.

Les Anglais, que nous n'avions pas rencontrés depuis 1931, ont fourni une bonne partie, grâce surtout à leurs lignes arrières, dont la supériorité sur les nôtres fut très nette. Malgré la belle performance de notre ligne d'avants, notre équipe dut finalement s'incliner devant le quinze anglais, qui l'a emporté par le score de 6 points (deux essais) à 3 points (un but sur coup franc).

Un départ au pied des joueurs britanniques, qui l'ont emporté sur le quinze français.

GUERRES EN COCHINCHINE

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

Les deux mamelles de la riche Cochinchine — le riz et le caoutchouc — sont actuellement taries, en sorte que Saïgon a perdu son équilibre ; ce port, blotti sur sa rivière entre les rizières de l'Ouest et les plantations du Nord, est une pompe aspirante et refoulante qui n'est plus amorcée. C'est ainsi que l'habituel ruissellement des grains du Transbassac vers les entrepôts de Cholon à travers le lacis des eaux du delta a été arrêté par des postes viet-minh ; aussi le fameux arroyo de ce faubourg chinois, au lieu de former un plancher de jonques, n'est plus que de la boue en liberté entre des berges désertes, où dorment les décortiqueries paralysées. Par ailleurs, les convois civils qui redescendent des terres rouges se bornent à rapporter quelques balles de gomme. Si les milieux gouvernementaux conservent l'optimisme économique au nom de la préservation des véritables richesses, les particuliers, plus soumis au temps, ne cessent de s'interroger. « Pourrons-nous tenir jusqu'à une paix ? » se demandent les hommes d'affaires qui ont entamé leurs réserves. Ce n'est pas à Saïgon — qui poursuit une vie personnelle depuis que cette ville française a été coupée de l'arrière-pays par la guérilla — qu'il est possible de répondre à cette constante question ; il faut se rendre dans les régions de production, si proches autrefois et si lointaines à présent.

LA GUERRE DU RIZ

Dans le Transbassac le printemps a donné un enjeu supplémentaire à la lutte quotidienne ; on se bat pour le riz, ou plutôt pour la possession du riz. En effet, bien que la campagne offre les spectacles classiques de la moisson, les nha-qué, livrés à eux-mêmes depuis que les propriétaires ont décampé, sont soumis aux ordres de livraison opposés des comités viet-minh et des patrouilles françaises ; il est d'ailleurs bien probable que, dans cette anarchie, ils se contentent de travailler pour leur propre subsistance.

Par contre, les villes, en particulier Cantho, sont remplies de réfugiés dans l'expectative et en lamentations : ce sont les riches propriétaires annamites et français de ces immenses domaines rizicoles qui groupent, sur leurs milliers d'hectares, tout un petit peuple de tadienh (c'est-à-dire de métayers). Quoique cette retraite soit surtout théorique — car ils vivaient généralement dans leurs belles maisons urbaines — ces possédants plus ou moins dépossédés sont dans la psychose de défense sociale, surtout depuis que le Viet-Minh a brûlé les titres de propriété et promis le partage des terres. Bien que certains aient pu s'arranger discrètement au moyen de dîmes fréquemment répétées, ils en appellent aux troupes françaises pour rentrer dans leurs droits. Mais, devant l'insuffisance de la protection, cette classe est atteinte de ce complexe colonial à base d'indignation et d'accusation, si répandu parmi les anciens qui ont connu l'Indochine d'autrefois. Un monsieur annamite à 20.000 hectares se plaignait ainsi : « C'est le Viet-Minh qui perçoit le riz à ma place ; et depuis que le poste français voisin a été retiré, je ne peux même pas rentrer chez moi, en sorte que mes ta-dienh se croient sans propriétaire. » C'était pour lui une extrémité si grave qu'il aurait manifestement préféré l'incendie ou la rupture de digue, comme dans les secteurs où les comités locaux ne comprirent pas les avantages de la simple substitution.

J'ai cependant rencontré quelqu'un qui jouissait de l'étrange privilège d'être encore le maître dans son domaine, à une cinquantaine de kilomètres de la ville : c'était le fils Gressier. « C'est que ma famille est trop connue dans la région, même pour des viet-minh, m'explique-t-il ; pensez, nous avons les mêmes fermiers depuis vingt-cinq ans, parce qu'ils savent qu'ils mourront en paix sur leur coin de terre ; il n'y a même jamais eu de vol, à cause de la peur du : va-t'en — j'en suis demeuré à la règle de mon père : sévère mais juste. »

Je me suis rendu au domaine Gressier — mais en convoi militaire, je l'avoue ; de la grand'route se détachait un chemin délicieux tout droit le long d'un grand canal ombragé par des bananiers et toutes sortes d'arbustes à fruits ; puis ce fut l'enserrement entre deux lignes quasi continues de paillotes,

M. Gressier père reçoit l'empereur d'Annam dans le domaine arraché à la brousse depuis 1885.

(*) Voir *France-Illustration* des 8, 29 mars et 19 avril.

dont les ouvertures étaient peuplées par de la foule en contemplation : aucun sentiment sur les visages inertes, sauf peut-être une esquisse de sourire ou une nuance d'assombrissement. Au delà, une immensité de riz, mais cette fois ordonnée par des canalisations cimentées, qui se terminaient sur le canal par de grandes vannes, en un quadrillage domesticateur anormal dans cette contrée de luxuriance. Puis, après le bâtiment ruiné de la maternité — la maternité étant toujours le premier signe de la conversion au social — un édifice intact entouré d'une paisible masse humaine dans l'attente ; dans une pièce, messieurs les secrétaires annamites, si fragiles en leurs shorts, si dignes dans leur port de tête, travaillaient sur de gros cahiers avec des écritures modèles ; c'était le décompte des prestations, que chaque métayer se faisait expliquer à travers une fenêtre — avec le sérieux des temps normaux, au point de faire des réclamations. J'entrepris d'interroger par interprète, ce qui provoqua un attroupement absolument muet ; un jeune ex-acteur — devenu paysan par mariage — se risqua à réclamer avec une politesse exquise l'agrandissement de ses trois hectares ; mais un ancêtre à chevrotements et à courbettes était parfaitement heureux — il avait le meilleur des maîtres. Je me rendis alors jusqu'à l'immense carcasse incendiée de la décortiquerie — les dégâts se montaient à 17 millions de piastres ; le fils Gressier me révéla en effet que son père avait organisé l'intégration verticale, avec aboutissement direct aux grandes maisons d'exportation françaises de Saïgon. Pendant que quelques partisans rendaient les honneurs, une jeune femme accourut avec des éclats de voix et des reniflements de pleurs : c'était une Cambodgienne dont le mari avait été enlevé la veille par la bande viet-minh qui campait à trois kilomètres de là. « Il est prisonnier au milieu de ce bouquet d'arbres, expliqua le caporal des partisans ; mais on ne peut aller le délivrer, car il sert d'appât pour nous prendre au piège. » M. Gressier fils sécha les larmes par une promesse de riz. La visite se termina sans autre incident.

Je me suis étendu sur ce domaine, car M. Gressier père, mort depuis quelques années, était le pionnier. En fin d'existence, c'était un respectable vieillard à la barbe fleurie, qui se mettait sur son trente et un pour les grandes occasions, comme la réception des souverains d'Annam : il rappelait beaucoup Mistral, quand il arborait son chapeau usé à larges bords. Cet homme, arrivé à la colonie vers 1885 comme simple soldat, avait quitté la filière normale de la douane pour se placer comme gérant chez un certain M. Paternel, qui avait une concession de 400 hectares ; ayant succédé au propriétaire, assassiné par des pirates, au moyen de douze annuités, il demeura dès lors en pleine brousse à un mois de Saïgon par le cheval et la chaloupe. Ayant épousé une femme du pays, il vécut à l'annamite dans une paillote — et, pieds nus dans la boue, labourait lui-même ses rizières, avec une paire de buffles devant et une vingtaine de nha-qué derrière. Ce paysan acharné au labeur ne retourna jamais en France, mais mettait traditionnellement son argent dans la terre : au lieu de se contenter d'agrandissement par lopin, comme il serait advenu dans ses Flandres natales, il procédait par centaines, puis par milliers d'hectares. Même quand il eut aggloméré 40.000 hectares, il conservait ces vertus campagnardes qui permettent les acquisitions : tout d'abord, l'économie, au point de conserver dans sa vieillesse patriarcale la chambre de ses débuts, avec les meubles qu'il avait lui-même fabriqués ; c'était un homme sans vice, qui jamais ne fumait ou ne buvait d'alcool : simplement, à chaque repas, un litre de vin rouge pour refaire ses forces. Plus encore, il pratiquait l'autorité, en sorte que le rassemblement des siens — enfants, petits-enfants et rejetons de toutes sortes — autour de la table commune était comme une cérémonie vétuste ; pendant que tout le monde mangeait en silence, sa fille aînée, debout

Une famille cambodgienne éplorée, dont le père, enlevé la veille par le Viet-Minh, sert d'appât pour attirer les sauveteurs dans un piège, vient demander du secours à la décortiquerie Gressier, ravagée par l'incendie. Des partisans cochinchinois gardent ces rizières modèles. On les voit ci-dessus (en haut) correctement alignés et faisant avec entrain du maniement d'armes.

derrière lui, le servait. Une voiture américaine fut le seul symbole extérieur d'un succès qui ne lui causait ni étonnement ni vanité : il avait travaillé. Il exprimait sa pensée profonde par cette phrase : « Dans ce pays, il n'est pas permis à un Français de ne pas réussir. » Il est caractéristique que la dernière œuvre de ce rassembleur de terres fut la création d'une société familiale, pour maintenir l'unité du domaine au delà de la mort. Selon sa volonté, il fut enterré dans la brousse à l'endroit même de ses débuts.

Il est un malaise de la rizière, parce qu'à côté de ces pionniers, de ces débrousseurs, d'autres gens — des Annamites et quelques Européens — se sont taillé des domaines exagérés, par la spéculation et la complaisance lorsque les canaux français convertirent les marécages en rizières. Il en résulta une sourde lutte des classes qui se traduisait par la confrontation de deux malhonnêtetés, sous l'arbitrage bienveillant et intéressé du Chinois. En réalité, toute l'activité agricole était ordinairement réglée sur les rapports de trois personnages — le ta-dienh qui travaillait quatre mois par an, le propriétaire qui travaillait à ses perceptions difficiles et le céleste exploitant tout ce non-travail. Pendant que le riz poussait grâce à la fertilité, recommençait toujours l'antique circuit : le propriétaire cultivait le métayer par des avances à 200 ou 300 % d'intérêt, le métayer combattait l'exagération des endettements par la fuite ou la vente clandestine et le Chinois apparaissait finalement en bienfaiteur du dupé, que ce fût le propriétaire impayé ou le ta-dienh qui avait trop payé. Finalement, l'effet des moyennes était favorable au possédant, qui trouvait toujours dans les vastes ressources du « squeeze » oriental quelque moyen pour parvenir à son revenu habituel. Le vrai gagnant de ces parties de riz était sans doute ce milieu chinois qui s'étend en pyramide du petit trafiquant de village au notable commerçant de Cholon. Cependant, la matière première véritable, le ta-dienh, n'était pas exploitée jusqu'à dépérissement total, même s'il se nourrissait de rat pendant la soudure : ce n'était que le sujet d'une emprise purement économique, dépouillée des apparences à la fois féodales et protectrices des « vieilles provinces » voisines.

Le Viet-Minh a tenté de pousser à la révolte sociale le ta-dienh préalablement alléché par la perspective d'un lot de huit hectares, ou, plus exactement, de sept hectares huit. En certains endroits se sont produites des scènes de jacquerie non sans analogie avec la « grande peur » de notre Révolution — et bien que le Viet-Minh ait manqué à sa promesse de petite propriété — que ce soit par préférence pour la formule du sovkhose ou par ménagement envers certains éléments bourgeois — le retour des Français signifie trop souvent pour le métayer affranchi le retour à l'ordre ancien : de là peut-être cette complicité de l'Ouest cochinchinois — ces villageois qui achèvent nos blessés, ces femmes qui servent de messagères, tous ces signes conventionnels qui s'étendent autour de nos troupes. Dans le Transbassac, l'impasse militaire demande sans doute un dénouement dans le social ; certes, il est difficile de morceler ces propriétés annamites pour les neuf dixièmes, à cause des exigences de la politique et de l'économie : la classe possédante constitue notre principal allié, à la fois précieux et gênant ; par ailleurs le ta-dienh n'en est qu'au début de cette évolution qui conduit à la volonté de possession — il désire essentiellement vivre mieux. C'est ainsi que la guérilla pourrait être efficacement combattue par une réglementation détaillée et stricte, faisant enfin tomber dans le domaine légal ce qui était auparavant réglé par les mœurs de la jungle — les relations du métayer et du propriétaire — de façon à ce que les bénéfices soient désormais assurés par la récolte, et non plus par l'homme. Les pertes pécuniaires pourraient être amplement compensées par le doublement des rendements, selon une modernisation en chaîne allant de l'hydraulique différenciée au dock-silo à l'américaine : ce programme suppose une certaine contrainte sur ce peuple routinier d'accord sur le laisser-aller, en opposition seulement pour le partage des parts.

Les camions d'un convoi civil, circulant sous escorte, vont s'engager dans la zone dévastée des hévéas, incendiés par ordre de Nguyen Binh. Celui-ci a, en effet, exigé la destruction par tous les moyens *des plantations de caoutchouc, déjà privées d'une partie de la main-d'œuvre, que le Viet-Minh terrorise, et dont il est resté un tiers, à peine de quoi faire quelques saignées.*

LA GUERRE DU CAOUTCHOUC

La guerre du caoutchouc se déroule entre sociétés françaises et quelques bandes viet-minh dans des forêts malsaines en lisière de ces pays moïs « où l'eau est mauvaise ». Lorsque je partis avec le convoi du caoutchouc, Nguyen Binh venait d'ordonner la destruction « par tous les moyens » des plantations. Les camions s'engagèrent d'abord dans une zone dévastée, où la mort offrait un ordre étrange : la route était bordée par des lignées de cadavres vivants — des hévéas aux vaisseaux éclatés par l'incendie. Il ne s'agissait que des terres grises, région de deuxième qualité pour planteurs du dimanche et petits exploitants. Puis les camions pénétrèrent dans une brousse quasi vierge, à sol rouge : lorsque le convoi approcha de cette immense plantation — une vingtaine de mille d'hectares — tout l'horizon fut bouché par les fumées d'un feu immense ; ce n'était qu'une fausse alerte, car, dès les premières rangées d'hévéas on aperçut des moïs presque nus, qui s'arrêtaient de gigoter au milieu des flammes pour nous présenter les armes avec leurs balais en feuilles de palmiers. Il s'agissait d'un désherbage au milieu de la forêt civilisée qui enfouissait à l'infini les molles ondulations rouges des premiers contreforts ; les troncs lisses et blanchâtres qui se succédaient avec leurs écriteaux en bataillons de tailles diverses semblaient tous étreints à la base par de minces serpents : c'étaient les incisions commerciales et rituelles. Des routes somptuaires taillaient à travers la végétation monotone des tranchées de macadam et presque de sang : il était manifeste que le Viet-Minh n'avait pu entamer les grandes sociétés des terres rouges.

Bientôt apparurent tous les aspects de l'existence européenne. La sévérité en deux tons des hévéas était relevée de luxuriences

isolées, comme ces maisons à terrasses, dans un luxe délicat de lianes à fleurs et d'arbustes à formes futuristes, en particulier ces étranges frangipaniers aux membres coudés. Puis ce fut le groupement des instruments habituels de la vie coloniale — d'un côté, des bureaux à la sobriété confortable ; de l'autre, le club avec ses accessoires de tennis et de piscine. Mais la beauté de ce domaine splendide et solitaire cache, chez les jeunes ingénieurs comme auprès des directeurs chevronnés, une existence à sens unique : le caoutchouc. Cette société capitaliste — donc faite pour gagner de l'argent — a pourtant déclenché chez ses Européens une véritable psychose — celle de l'efficacité ; c'est d'ailleurs le résultat d'un dressage méthodique par lequel tout nouveau doit acquérir l'esprit de la maison, sous peine de renvoi. En cette institution à profit, le profit n'apparaît pas — il règne, au contraire, une atmosphère désintéressée de salut public. C'est que le Viet-Minh, renonçant en général à l'action directe — sauf des escarmouches d'énervement — se borne à paralyser par l'interdiction de la main-d'œuvre. La bataille du caoutchouc est la bataille du coolie tonkinois.

Le Viet-Minh a-t-il utilisé ici aussi l'exploitation sociale ? Les cadres extérieurs de l'existence indigène sont cependant particulièrement décoratifs : rien n'était plus délicieux que ce flanc de colline rayé par des lignes de petites pagodes jaunes dont les arêtes blanches se recourbaient selon les règles — c'était simplement une cité ouvrière ; j'en aperçus bientôt une autre au fond d'une vallée, qui constituait une véritable symphonie de couleurs et de formes. Plus loin se trouvait le centre commercial, sous l'aspect d'un village classique, avec ses échoppes d'artisans — le vieux tailleur à lunettes courbé sur sa vieille machine à coudre, le coiffeur aux gestes à la moderne du rasoir et du ciseau, et surtout les restaurants. Je visitai aussi tous les établissements avec lesquels la direction comblait les besoins tant moraux que matériels des Annamites : églises et pagodes, écoles, stades infréquentés, et cet hôpital ultra-moderne où les patients couchaient sur des planches — à vrai dire ils ne voulaient pas de lits. Ainsi, au delà du cas de cette société apparaît tout le problème de la colonisation : il est faux que les coolies soient exploités ou maltraités — bien au contraire — mais la direction, en sa prévoyance, leur fait mener une vie conforme aux critériums européens, qui ne sont peut-être pas les leurs : le principe est de les faire vivre bien, presque malgré eux, car ils préféreraient probablement un peu plus d'argent, même au détriment des institutions sociales et des avantages en nature, afin de pouvoir jouer plus gros jeu, quittes à être misérables.

L'atmosphère de la société est pesante, en dépit du dynamisme obligatoire, parce que c'est la troisième année de perdue : du fait du Viet-Minh il n'est demeuré que le tiers de la main-d'œuvre, à peine de quoi faire quelques « saignées » après l'exécution des travaux d'entretien. C'est une cruelle déception pour des gens qui croyaient devancer la Malaisie ravagée par la guerre, et que la Malaisie a devancés : en effet, même après la capitulation japonaise, les troupes britanniques ont débarqué dans ce pays en ordre de bataille, pour occuper les plantations. Il ne semble pas de solution à cette pénurie humaine dans les circonstances présentes ; aussi certains colons, pris par le découragement, se seraient mis à saigner à mort.

Cependant, cette plantation jouait sur l'avenir, puisqu'elle faisait abstraction de sa paralysie pour préparer avec minutie sa rentrée sur le marché ; et, dans l'ignorance des conditions françaises au caoutchouc indochinois, elle se mettait de plain pied au niveau d'une concurrence internationale, sur laquelle le synthétique américain fait peser une menace favorable au bon marché. Au milieu de la carence même, la société préparait la multiplication du rendement par une politique scientifique de la greffe et de la graine — pendant ce temps, les laboratoires travaillaient à la présentation scientifique par la mesure des indices, comme la mollesse et la nervosité, pour aboutir à une gamme s'étendant du caoutchouc ordinaire jusqu'au caoutchouc spécial, à l'exemple de la sidérurgie. Ainsi, les exigences de la sélection opèrent au profit des grosses entreprises — et les petites plantations des terres grises, qui ne subsistaient entre les « booms » que par l'inexistence des frais généraux, n'échapperont au dépérissement ou à la concentration que par la formule coopérative. Le Viet-Minh favorise indirectement le capitalisme.

LA GUERRE POLITIQUE

Monsieur, m'a dit une personnalité de Saïgon, la guérilla de Cochinchine est à base d'économie — mais le Viet-Minh n'a obtenu qu'un succès partiel, l'arrêt et non pas la destruction, puisque les matières premières du riz et du caoutchouc, c'est-à-dire cette terre fertile de l'Ouest, ces forêts d'hévéas du plateau sont en état de rapide fonctionnement. La prospérité n'attend que la normalisation : mais il est à craindre que cette Cochinchine francisée et de présence française soit le dernier bastion du Viet-Minh; c'est que le front viet-minh — dont les cadres consistent surtout en « petites gens », comme le prolétariat intellectuel des instituteurs et des secrétaires, et dont les troupes comprennent principalement les quelques milliers de bagnards de Poulo-Condor libérés par les Japonais lors de leur capitulation — subsiste sur la légende et non pas sur la réalité ; son principal stock de soutien est dans le souvenir des journées révolutionnaires de septembre 1945 à Saïgon. Cette disposition sentimentale a été aggravée par les nécessités françaises : nécessité militaire de rapide réoccupation au détriment de ce principe de la tache d'huile inventé jadis par Gallieni et nécessité politique de former un gouvernement sans possibilité de lui donner assez de « face ». Tout cela a été considéré par le Viet-Minh comme un de ces complexes d'intransigeance et de faiblesse particulièrement propre à son exaltation ; il en est résulté que le 19 décembre, si fatal au Viet-Minh dans les autres pays annamites, n'a pas secoué cette cristallisation en Cochinchine, sous prétexte « qu'on ne savait pas ». Ce parti, conservé en serre chaude en cette région, ne s'effondrera définitivement que lorsque l'opinion croira que les vrais pays du Viet-Minh, c'est-à-dire le Tonkin et l'Annam, sont devenus antiviet-minh : alors les Cochinchinois n'auront plus peur d'être pris pour des traîtres — mais cette conversion exige un événement : c'est dans les deux autres pays que se prépare l'avenir. »

Autrefois — à une époque encore récente, mais normale, il est vrai — le produit des rizières du Transbassac, à l'Ouest, et le caoutchouc des plantations du Nord affluaient dans les entrepôts de Cholon, aujourd'hui mornes et vides. Et le fameux arroyo de ce grand faubourg chinois, naguère couvert de jonques, n'est plus qu'un désert de boue entre des berges silencieuses.

LA CATASTROPHE DE TEXAS-CITY

Le port de Texas-City, sur la côte Atlantique des Etats-Unis, vient d'être détruit par une série d'explosions d'une violence inouïe qui ont anéanti plus de la moitié de la ville et causé la mort de plus d'un millier de personnes. Un cargo français appartenant à la Compagnie générale transatlantique, le *Grandcamp,* était en train d'embarquer une cargaison de nitrate d'ammonium lorsque, pour une cause encore inconnue, une explosion se produisit à bord. En quelques minutes le navire fut la proie des flammes et il fut impossible de maîtriser le sinistre. Plusieurs centaines de personnes se rendirent sur les quais pour contempler l'incendie et c'est alors que le *Grandcamp* explosa. Le vapeur ne fut bientôt plus qu'une épave. L'incendie se propagea avec une vitesse terrifiante et atteignit les usines Monsauto, qui fabriquent du styrolène, explosif à grande puissance.

Ce fut la catastrophe. Les explosions allaient se succéder pendant des jours, incendiant des réservoirs de pétrole, crevant les canalisations d'eau et rendant au début l'action des sauveteurs à peu près impossible, d'autant que des gaz nocifs se répandirent sur ce qui restait de la ville. Les survivants durent fuir dans la campagne et abandonner sur place les morts et les blessés. Quelques heures après le début du sinistre un autre navire chargé de 900 tonnes de nitrate sauta à son tour au moment où des remorqueurs essayaient de l'éloigner du port. Cette catastrophe est la plus effroyable que le continent américain ait connue depuis la tragédie d'Halifax en 1917 où un navire chargé de munitions entra en collision avec un autre vapeur et explosa, causant la mort de deux mille personnes.

Photographies exclusives *France-Illustration* (I. N. P.).

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

AMES DE LUMIÈRE

Il n'y a peut-être pas de sujet plus délicat à traiter que celui des camps de concentration. Il n'y en a pas où il soit plus difficile de fixer une vérité où le sublime voisine avec l'atroce.

La première tendance, quand on s'est penché sur ces abîmes de douleur, a été de n'en voir surgir que des héros et des saints. Puis, à mesure que s'écartaient les voiles qui recouvrirent ce scandale de l'Europe à notre siècle, on put considérer à quel abaissement la nature humaine était descendue dans « l'univers concentrationnaire », pour reprendre l'expression irremplaçable de M. David Rousset. Mais la vision des camps selon cette seconde tendance ne doit pas être plus exclusive que la première. La vérité tient sans doute dans le propos que j'ai recueilli un jour d'une ancienne déportée de Ravensbruck. L'intérêt des camps, me disait-elle en substance, ce n'est pas qu'ils soient quelque chose d'exceptionnel et de monstrueux dans la vie humaine ; c'est, au contraire, qu'ils constituent une sorte de verre grossissant sur l'ordinaire de l'humanité. On y a vu, dans une horrible révélation, jusqu'où le vice peut faire avancer ses inventions et ses ressources abjectes ; on y a vu de quel poids peut être la masse de misère qui s'abat sur une collectivité humaine ; on y a vu aussi qu'il n'y a pas d'enfer ici-bas où les malins et les débrouillards n'arrivent à tirer leur épingle du jeu. Enfin, on a vu une fois de plus que les épreuves les plus tragiques fournissent les occasions de se révéler au dévouement et à l'héroïsme. Un très petit nombre d'êtres en sont capables, mais ils sont le levain de la pâte humaine à laquelle ils sont incorporés.

Le livre que Mme Yvonne Pagniez intitule *Scènes de la vie du bagne* (Flammarion) n'est pas seulement l'évocation, après bien d'autres, des jours et des nuits d'horreur que l'auteur a vécus à Ravensbruck. Cet ouvrage veut être surtout — et c'est ce qui fait sa valeur particulière — la mise en lumière des âmes d'élite qui ont donné son sens et sa portée au sacrifice commun. Mme Yvonne Pagniez nous le dit dans une page comme celle-ci :

« Nous avons traversé ces heures parce que parmi nous, malgré des disputes et des plaintes, et des vilenies, parfois, qui nous eussent détruites dans nos forces profondes, une flamme brûlait en des êtres de pure charité que point n'était besoin de nous désigner : on sentait un rayonnement à leur approche. Et, bien plus que le réconfort d'un peu d'amour, ce qu'ils nous donnaient, ces êtres d'élite, c'était *une atmosphère*, un air qu'on respirait soudain parmi la pestilence du cloaque, les relents de charnier, un air tonique, limpide, du large ou des sommets de glacier, où notre souffrance était grandie, prenait une splendeur et un sens. »

Par quoi se distinguaient donc ces êtres capables de transfigurer la vie dans toute une masse humaine ? Quelles étaient leurs actions merveilleuses ? N'allez pas imaginer des choses extraordinaires. Quand on est une pauvre femme en robe rayée de bagnarde, courbée sous le fouet des bourreaux, la vie n'est pas ouverte à de grands éclats. Tout simplement, ces femmes donnaient quelque chose d'elles-mêmes. Et quand on n'a plus rien, quand on n'est plus qu'une misérable créature qui grelotte sous une méchante cotonnade, la toute petite chose que l'on peut donner a une immense valeur. Tel ce don que fit à Mme Pagniez une de ses compagnes, une jeune maman qui avait laissé en France cinq petits enfants : « Elle m'a donné — je ne l'ai pas oublié — cette nuit-là une des deux épingles anglaises qui étaient tout son bien pour attacher ma culotte trop large, qui tombait sur mes pieds. » Il suffit d'une épingle pour mettre en œuvre la charité, et il suffit que la charité rayonne d'un être pour que la vie rentre dans l'espérance autour de lui. Il y faut même moins qu'une épingle : un mot dans l'ombre, une pression de main dans la nuit. Mme Pagniez dit d'une autre de ses compagnes : « Je me souviens de cette pression de sa main quand nous nous sommes rencontrées dans le conglomérat que nous faisions aux dernières heures de cette nuit atroce où, pour résister au froid qui nous perçait jusqu'aux moelles, nous nous serrions les unes contre les autres, par paquets. »

Je m'arrête un instant à ce mot *conglomérat*. C'est une image qui revient souvent chez Mme Pagniez que celle de masses humaines agglutinées physiquement et moralement. Corps enchevêtrés dans le sommeil ou dans l'agonie. Les photographies des camps nous ont donné souvent aussi ces images hallucinantes. Qu'il s'agisse de lutter contre le froid, de se battre comme des animaux autour d'un rogaton ou de succomber à la misère extrême, les vies s'agglomèrent dans des masses informes où la personne humaine s'abolit en cédant à quelque instinct impérieux et désespéré. Certains êtres exceptionnels, cependant, vont défendre leur personnalité. Comment ? En se montrant plus puissantes et plus dominatrices dans cette coalition de réflexes défensifs ? Non. En se détachant, au contraire, de cette masse de vies qui ne s'accrochent les unes aux autres que pour s'accrocher à elles-mêmes et en leur faisant, dans un mouvement inverse, le don d'elles-mêmes. L'exemple que nous en donne Mme Yvonne Pagniez est merveilleux d'abnégation et de simplicité.

« De temps en temps, écrit-elle, nous changions l'ordre d'intrication, pour que ce ne fussent pas toujours les mêmes qui dans la couche externe servissent d'écran au vent plus glacé des approches de l'aurore. Mais, comme par hasard, Nanouk était toujours un point de cette circonférence ; Nanouk, l'assistante sociale rouennaise, modeste et efficace, dont personne ne savait le nom ; Nanouk, un prodige de bonté. Cependant, la robe qui lui était échue, en crêpe georgette à petits plis, n'avait pas de manches ; et sur son crâne qu'on venait de tondre, qui lui donnait une physionomie comique, malgré les grosses larmes dans ses yeux, le froid du petit matin tombait comme du givre. »

Inscrivons ici le nom de cette sainte, qui s'offrait au froid pour que les autres eussent un peu plus de chaleur. Elle s'appelait Yvonne Kocher. Nommons-en d'autres qui sont mortes aussi, car, Mme Pagniez le déclare, « de ceux qui sont allés jusqu'au bout du dévouement, personne, je le crois, n'est revenu ». Nommons Yvonne Baratte, « à qui ses compagnes confiaient leur pain pour ne pas céder à la tentation de le manger tout entier dès le matin et qui le rendait souvent le soir avec une bouchée en supplément ». Nommons Mado Bonouvrier, qui distribuait la moitié de sa miche aux terrassières : « Je ne travaille pas si dur que vous, disait-elle, j'ai moins besoin de manger. » Charité d'un morceau de pain, par lequel une vie se donne à une autre, comme tout à l'heure nous voyions un corps humain donner un peu de la chaleur qu'il enlève à sa propre vie. Mais par là rayonne une vie qui exalte toutes les autres. On pense à la parole de saint Paul : « Si je n'ai la charité, je ne suis rien. »

« Je crois, dit Mme Yvonne Pagniez, que la folie eût saisi tous les forçats des bagnes d'horreur si, parmi cette vie inhumaine, où de bestiales tendances faisaient la loi avec une volonté systématique d'avilissement, il n'y avait pas eu ces notes discrètes, mais d'une résonance infinie, de la plus pure valeur spirituelle. »

Y en eut-il une pour cent, ou pour mille ? Pas plus, sans doute, qu'il n'en émerge des masses humaines qui n'ont pas besoin de camps de bagnards pour agglomérer la somme de leurs envies et de leurs désirs. « Vous n'étiez que quelques-unes, écrit encore Mme Pagniez, vaillantes filles de France, dans une tombe aux instincts déchaînés, dans un amorphe magma de miséreuses effondrées sous la souffrance. Mais vous avez été, à son insu souvent, le levain de cette masse. De mystérieux courants l'ont parcourue, venus de vos âmes rayonnantes, de vos renoncements sans faste, qui l'ont sauvée du désespoir, retenue au bord de l'extrême férocité. C'est pour cela que quelques-unes sont revenues et que d'autres sont mortes dans la sérénité. »

On ne parlera jamais assez de ces martyres. Il faudrait, sous mille formes, raconter la vie de ces saintes mortes pour vivifier les vivants.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

LA VIE QUE JE T'AI DONNÉE...

EN PASSANT

Composée de dix jeunes comédiens, la compagnie « Masques nus » a décidé de se placer sous l'égide de Pirandello, *Masques nus* étant le titre donné par le célèbre écrivain sicilien à l'ensemble de son œuvre. Pour ses débuts elle nous offre donc, au théâtre Agnès-Capri, *la Vie que je t'ai donnée*, drame en trois actes écrit en 1923 et qui se situe, dans la chronologie pirandellienne, deux ans après les *Six personnages en quête d'auteur* et un an après *Vêtir ceux qui sont nus*. Le dramaturge se trouvait alors dans toute la force de son talent, et si la pièce ne peut être placée au rang de ses œuvres maîtresses, du moins occupe-t-elle dans son théâtre une place plus qu'honorable et contient-elle quelques moments d'une belle puissance tragique.

Les admirateurs de ce théâtre, dont on ne peut nier l'importance ni l'influence au cours de ces vingt dernières années, voudront connaître une pièce représentée pour la première fois à Paris dans la parfaite traduction de Benjamin Crémieux. Ils découvriront le pirandellisme presque excessif du thème et son humour naissant, selon la définition qu'en donnait Crémieux, « au moment où *l'humanité* de l'homme s'exerce sur son *animalité* ou entre en conflit avec elle, chaque fois que se manifeste la double nature de l'homme ». Cet humour, très différent de la définition classique puisqu'il se manifeste seulement par le fait qu'un homme « s'arrête de vivre » pour « se regarder vivre », peut, à l'occasion, exclure toute espèce de note comique, et même de comique à froid.

Tel est le cas pour *la Vie que je t'ai donnée*, qui va, d'un mouvement inexorable et quasi mécanique, aux extrêmes d'une douleur analysée comme dans un laboratoire et par les procédés d'une véritable chimie sentimentale.

Comme beaucoup d'écrivains de son temps, Pirandello a été frappé

Phot. Bernand.

MADELEINE RAMA (DONA FIORINA), MADELEINE RICAUD (DONA ANNA) ET ROBERT BORDENAVE (DON GIORGIO MEI) AU PREMIER ACTE DE « LA VIE QUE JE T'AI DONNÉE ».

par l'isolement foncier de l'homme, par son incapacité à sortir de ses propres limites, et il en a été aussitôt porté à conclure que l'individu existait moins par soi-même que par l'idée que se font de lui ses semblables. Dans *la Vie que je t'ai donnée,* il n'hésite pas à pousser cette conclusion presque jusqu'à l'absurde. Le fils de doña Anna l'a quittée depuis sept ans. Il vit à l'étranger, où il s'est pris d'un amour désespéré pour une certaine Lucia, mariée — mal mariée — et mère de deux enfants. Or, il revient chez sa mère, qui le reconnaît à peine, tant les épreuves l'ont changé, et la maladie l'emporte en deux jours. Le premier acte se passe alors qu'il a rendu le dernier soupir. Le curé de la paroisse, don Giorgio, est là qui s'entretient avec doña Fiorina, sœur de doña Anna, sur l'étrange attitude de cette dernière. Doña Anna prétend, en effet, que son fils n'est pas mort. Comment pourrait-il être mort, puisque cet enfant qui lui est revenu ne ressemblait en rien à celui qui l'avait quittée sept ans plus tôt ? Elle affirme qu'il vit toujours dans son cœur, que cette vie qu'elle lui prête est sa vraie vie et que, dans ces conditions, il ne saurait cesser de lui être présent.

Cette obsession maternelle commande le reste de la pièce. Un télégramme annonce la prochaine arrivée de Lucia. Doña Anna n'hésite pas à terminer une lettre commencée par son fils à l'adresse de celle-ci. Lorsque la jeune femme se présente, son amant est mort depuis onze jours, et la mère se refuse à lui apprendre la terrible nouvelle. Elle déclare seulement que son fils est parti pour une destination inconnue. Or, Lucia est enceinte du disparu, et doña Anna veut voir dans la future naissance la justification de son idée fixe. Elle va même jusqu'à laisser coucher celle qu'elle appelle maintenant sa fille dans le propre lit du défunt.

Le lendemain, doña Francesca, mère de Lucia, arrive à son tour. Elle sait la mort de l'amant, elle vient chercher sa fille et ne conçoit pas que Lucia n'ait pas tout de suite été prévenue de son malheur. Mais la conviction de doña Anna est si forte, sa volonté de croire à la vie de son fils si impérieuse qu'elle l'emporte dans le cœur de Lucia sur les raisonnables adjurations de sa propre mère.

Il fallait une singulière vigueur de pensée et une non moindre puissance d'expression pour faire admettre une histoire aussi sombre et qui passe d'aussi loin les traditionnels chassés-croisés de la psychologie dramatique. Le premier acte, qui en pose les données, m'a paru un peu languissant, mais je crains que les interprètes n'en soient responsables dans une certaine mesure. Il n'est pas douteux, par exemple, que l'auteur y ait volontairement accentué la faiblesse des arguments opposés par don Giorgio à l'obstination de doña Anna. Or, loin de tendre à la légère caricature indiquée par l'esprit du texte, M. Robert Bordenave présente un personnage d'ecclésiastique accablé par l'événement, mais vidé de toute intention satirique. M^lle^ Madeleine Ricaud mise à part, qui, dès le début, reste dans son rôle de mère en proie à son démon, les autres acteurs sont également figés plus qu'il ne convenait à une pièce assez funèbre déjà pour qu'on n'ajoute pas à son opacité.

Je m'empresse d'ajouter que les deux derniers actes, où le drame prend toute son ampleur, ont été joués dans un meilleur mouvement. La scène du « deux » entre doña Anna et Lucia, celle du « trois » entre les deux mères atteignent ainsi au pathétique le plus spécifiquement pirandellien, et ce n'est pas peu dire. Il convient donc de rendre hommage à cette jeune troupe dans son ensemble, à l'intelligente mise en scène de M. Pierre Gout, en faisant, toutefois, une place particulière à M^lle^ Madeleine Ricaud, qui, par la rigidité de son allure, l'espèce de déshumanisation où elle s'est maintenue d'acte en acte, ses gestes réticents, son regard perdu, a fait une création d'une justesse et d'une sensibilité exceptionnelles. Nous possédons en elle une tragédienne moderne de haute qualité.

Je ne voudrais pas insister sur *En passant* « un plus un actes », nous dit curieusement le programme, par quoi s'ouvre le spectacle. Il s'agit de deux couples qui, dans le Métropolitain, lient conversation avec des passants et qui, au fil d'un rapide entretien, peuvent croire qu'ils sont mal appariés. On voit ce qu'eussent fait avec un pareil sujet un Becque, un Courteline ou même un Feydeau.

M. Raymond Queneau, lui, croit que l'originalité de 1947 n'est pas concevable sans une forte dose de loufoquerie. Pas de salut pour lui hors des limites comprises entre le père Ubu et Jacques Prévert. Le résultat de ce parti pris est qu'au lieu d'êtres humains nous n'avons affaire qu'à des fantoches. Faut-il donc rappeler que l'abracadabrant n'a jamais été un valable ressort dramatique ?

Voyez plutôt ce couple, apparemment normal, debout dans un couloir du Métro. Qu'y attend-il ? On ne se donne pas la peine de le dire, et nous cherchons vainement à le comprendre. Mais il nous paraît plus singulier encore qu'en présence de sa femme l'homme engage et pousse très loin son flirt avec une jeune personne qu'il voit pour la première fois. Comme si cette invraisemblance pourtant criante pouvait ne pas avoir assez frappé le spectateur. M. Queneau récidive avec un second couple. Il me dira que la vraisemblance n'est pas son affaire, et je lui répondrai que la « crédibilité » est une des lois du théâtre.

LA MUSIQUE

par ROBERT KEMP

PÉNÉLOPE

Vous avez beau savoir que le succès de *Pénélope* auprès du gros public n'a pas égalé celui de *Pelléas* ni d'*Ariane et Barbe-Bleue*, ses aînés et ses pairs, un frisson vous saisit lorsque le programme de la reprise que l'Opéra vient d'en offrir annonce « vingtième représentation ». D'ailleurs, c'est l'unique précision que fournisse, pour 15 francs, cet opuscule. Il vous enseigne des noms de parfumeurs, de gantiers, de tailleurs, d'horlogers, mais non la date de la création, ni le temps que Gabriel Fauré mit à l'écrire, ni l'âge du compositeur, ni la place que ce drame lyrique, le seul qu'il ait produit, tient dans son œuvre, ni la moindre des raisons qui nous le font pieusement admirer. Un de mes confrères en critique dramatique protestait récemment contre l'insignifiance des notices dans les théâtres « parlés ». Je proteste à mon tour contre le vide onéreux des programmes de l'Opéra. Les renseignements sur Fauré et sur *Pénélope* ne sont cependant pas introuvables ! Il n'y a qu'à feuilleter l'excellent manuel d'Octave Séré (Jean Poueigh), ou la *Vie de Fauré* par son petit-fils, Philippe Fauré-Frémiet, ou encore les charmants souvenirs sur Gabriel Fauré par son quasi-homonyme Gabriel Faure (l'*e* sans accent) pour y emprunter de savoureux renseignements. Cela vaudrait mieux que l'analyse bilingue (française et anglaise) d'un drame qui ne s'écarte qu'en deux points d'Homère, poète connu... Ces deux points sont : la suppression du personnage de Télémaque (et celle du vieux chien qui meurt de joie en revoyant son maître) et un ajouté remarquable, et qui a inspiré une des plus belles pages de la partition : la reconnaissance d'Ulysse par le peuple de ses bergers qui s'assemblent à son appel, les bras tendus et les bouches chantantes, formant une pyramide humaine dont le héros est le sommet, tandis que les voix s'échafaudent en une pyramide sonore, dominée par les notes en pointe du ténor... C'est ici la trouvaille capitale de l'auteur du livret, M. René Fauchois, qui dans tout le reste n'a fait que mettre en dialogue modeste les derniers chants de l'Odyssée.

Mais la pureté est la noblesse de cette musique — à la fois transparente et subtile ! Si l'on peut parler d'un « premier aspect » en musique, celui de *Pénélope* diffère autant des *Mélodies*, finement ouvragées, sinueuses, troublantes, semées de pièges exquis dont nous dégustons, clos et recueillis, les confidences, que le *Saint Sébastien* de Debussy se distingue des *Ariettes* ou des *Poèmes de Baudelaire*. Même élargissement du vocalisme, mêmes simplifications de la géométrie musicale... Fauré a manifestement voulu créer une musique de grands espaces, comparable à celle des chœurs antiques que nous ignorons, mais que nous pressentons et reconstituons en imagination sur quelques rares indications des musicologues érudits. Les courbes mélodiques, l'accent ne sont pas ceux de Gluck. Mais la volonté d'être net, uni, vrai, avec encore moins d'emphase, et aéré, est la volonté même de Gluck. C'est de loin en loin, dans certaines volutes caressantes du thème de *Pénélope*, dans le ronronnement délicat des rouets des servantes, dans l'ingéniosité de certaines métamorphoses de motifs, dans la qualité du « cristal » instrumental, que nous reconnaissons le merveilleux musicien des *Sonates* et de la *Chanson d'Eve*... Comme Debussy, Gabriel Fauré vieillissant se dépouillait énergiquement de ses coquetteries; il vou-

lait paraître devant le Juge aussi simple que Sophocle — ou que Sacchini...

A propos de ces doux ronrons de rouets, comment se fait-il qu'on les entende sans voir d'où ils partent ? Les servantes cousent à l'aiguille, filent à la quenouille. Mais je n'ai pas vu un seul rouet sur la scène...

Plût aux dieux immortels que ce fût la seule objection que soulève la présentation de l'Opéra... Il faut bien avouer que l'orchestre, cette fois encore, n'a ni la précision ni la conviction attendues. Jusque dans le prélude, discours superbement ordonné, logique et clair comme du Massillon, on a surpris des bavures. Les chœurs, intimidés par la réputation de difficulté de Fauré, et craignant toujours d'être déroutés par l'harmonie ou poussés hors du chemin par une modulation traîtresse, hésitent dans toutes les attaques. Ce n'est qu'à la troisième ou quatrième note qu'ils se rassurent et se décident à chanter ferme, à émettre des sons francs. Le dialogue des suivantes devient ainsi d'une mollesse et d'un flou remarquables... Il ne m'a pas semblé que le chef d'orchestre, M. Maurice Franck, sur qui, dit-on, reposent de grands espoirs, ait eu l'autorité et les exigences qu'il fallait. Par bonheur, les solistes étaient plus sûrs d'eux. Ainsi, M. Georges Jouatte, musicien parfait et solide technicien du chant, a fort bien déclamé le rôle magnifique d'Ulysse, que, plastiquement, il incarna de façon satisfaisante. Son organe l'a un peu trahi dans *l'Appel aux bergers* qui, du temps de Rousselière ou de Muratore, produisait sur moi beaucoup plus d'effet et me transportait deux fois plus haut... Mais c'est beau d'articuler ainsi et de chanter aussi juste.

Un peu froide, vocalement — et pourtant cette voix est égale, aisée, brillante — Mme Marisa Ferrer a succédé, sans trop de dommage, à Lucienne Bréval et à quelques autres qui m'ont laissé des souvenirs moins purs de frappe... M. Froumenty a semé dans l'air, noblement, les superbes propos du vieil Eumée. Si les « deutéragonistes » avaient valu les « protagonistes », la soirée eût été saine. Pas éclatante, mais saine. Hélas ! Puis-je m'imposer de louer ces prétendants et ces servantes qui portaient si mal leurs déguisements et chantaient sans entrain, ni liberté, ni fougue ?

J'en arrive à penser comme l'un de mes voisins de fauteuil et perspicace confrère : ce n'est pas ici qu'on jouit des beautés de *Pénélope*. C'est seul à seul avec elle, la partition au pupitre, les doigts sur le clavier et communiant, mesure à mesure, avec le génie de Fauré.

LE CINÉMA

par DENIS MARION

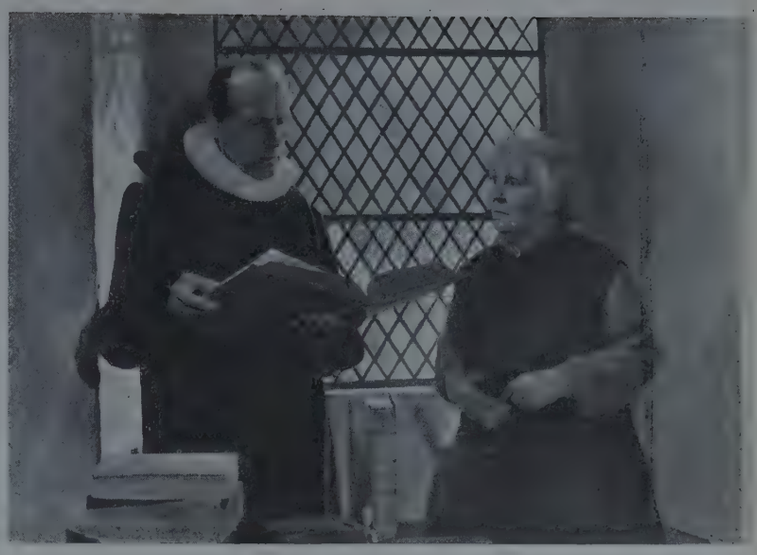
JOURS DE COLÈRE
LA VALSE DANS L'OMBRE
CONTRE-ENQUÊTE

Le réalisateur danois Carl Dreyer reste un des grands noms du cinéma muet, auquel il a donné quatre œuvres très différentes : une comédie humoristique, *la Quatrième Alliance de Dame Marguerite* ; une tranche de vie réaliste, *le Maître du logis* ; une évocation du procès de *Jeanne d'Arc* et une histoire de fantômes — d'ailleurs inachevée — *Vampyr*. Depuis dix ans que le cinéma est parlant, il n'avait plus eu l'occasion de mettre en scène un film, lorsque, en 1940, il réalisa au Danemark *Jours de colère*.

C'est ce qui explique sans doute que cette bande présente bien des caractéristiques du film muet avec tous les avantages et les inconvénients qui en résultent. Ces derniers se ramènent à une lenteur dans la narration et à quelques faiblesses dans la construction de l'intrigue. En revanche, tout l'art de Carl Dreyer s'est attaché à créer des images particulièrement belles. Cette histoire de sorcellerie au début du XVIIe siècle se passe dans une atmosphère de clair-obscur digne de Rembrandt et chaque prise de vues est un tableau d'une beauté qui excuse l'auteur de s'y attarder parfois avec un peu de complaisance. Il n'en reste pas moins que *Jours de colère* est une œuvre de grande classe, qui compte dès à présent parmi les classiques de l'écran.

Carl Dreyer a tiré un extraordinaire parti des acteurs et surtout des actrices dont il disposait. Anna Svierkier dans le rôle de la sorcière compose une victime à la fois illuminée et terrifiée, Sigrid Neiiendem est une mère rigide et autoritaire, jalouse de l'affection de son fils, et Lisbeth Movin témoigne déjà des dons dramatiques qu'elle a révélés plus tard dans *la Terre sera rouge*. Mais on ne peut se défendre de l'impression que le metteur en scène a fait violence à la médiocrité de ses interprètes, car il a contraint ceux-ci, pour les empêcher de déclamer, à chuchoter d'un bout à l'autre du film.

Les artistes de valeur ne manquent pas au générique de *la Valse dans l'ombre*. Le thème en a été fourni par une pièce de Robert Sherwood, *Waterloo Bridge*, dont nous connaissons *la Forêt pétrifiée*, qui fut le collaborateur de René Clair pour *Fantôme à vendre* et qui vient de recevoir l'Oscar du meilleur scénariste pour *The best days of our lives*. Trois scénaristes ont travaillé sur l'adaptation, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est adroite. Mervyn le Roy, qui fit autrefois *Je suis un évadé* et qui depuis *Prisonniers du passé* est considéré comme spécialiste des atmosphères anglaises, s'est chargé de la mise en scène. L'interprète principale, Vivien Leigh, fut pour ses débuts à l'écran américain une inoubliable Scarlett dans *Autant en emporte le vent* et, ayant autant de talent que son mari, Laurence Olivier, aurait certainement acquis la même célébrité que celui-ci si la maladie ne l'avait trop longtemps écartée de la scène et de l'écran. Jusqu'à Robert Taylor, qui à ses débuts n'était qu'un beau jeune homme et auquel dix ans de discipline hollywoodienne ont fini par inculquer toute l'habileté et la routine d'un vieux comédien.



Le prêtre (Thorkild Roose) et la sorcière (Anna Svierkier) dans « Jours de colère ».

Avec de pareils éléments il était impossible de ne pas faire un film agréable à voir. La réussite, à ce point de vue, n'est pas douteuse, et il est certain que *la Valse dans l'ombre* aura beaucoup de succès. Celui-ci est d'ailleurs mérité par une première partie, qui raconte le classique coup de foudre entre l'officier permissionnaire et la petite danseuse à Londres pendant la guerre de 1914 et qui brille par une fraîcheur juvénile et un pittoresque de bon aloi. L'opérateur Joseph Ruttenberg, sans avoir renouvelé le tour de force de *Hantise*, a quand même placé une belle image : celle de Vivien Leigh derrière une vitre mouillée par la pluie. Tout se gâte avec la seconde partie, qui tombe dans la convention mélodramatique. Il nous est difficile de prendre au sérieux les scrupules de conduite de l'héroïne ; peut-être est-ce l'effet du décalage de mœurs qui subsiste entre la France et les pays méditerranéens, d'une part, et les pays anglo-saxons, d'autre part. A cet égard, il est amusant de noter le résultat d'une enquête faite par un journal du soir, qui demandait à ses lecteurs et à ses lectrices ce qu'ils auraient fait à la place des héros de *Brève Rencontre*. L'unanime majorité a blâmé le couple de ne pas avoir le courage de sacrifier leur vie familiale à leur passion, « ne fût-ce qu'une fois » a insinué audacieusement une lectrice.

Au carrefour Richelieu-Drouot, le soir, une auto s'arrête. En descend un homme, mitraillette en bandoulière, qui se poste devant l'entrée d'un grand immeuble. Un commissaire de police en civil lui confirme qu'il n'y a pas d'autre sortie. Arrivent alors douze automobiles, tous phares allumés, qui déversent une cargaison d'agents. Précédés par des pompiers qui se protègent derrière un bouclier, ils se mettent à fouiller l'immeuble et arrivent enfin au dernier étage devant la porte de la pièce où se cache celui qu'ils recherchent. Ils forent des trous dans la porte. A ce moment arrive le commissaire, qui s'écrie : « N'employez pas les gaz. Cet homme n'est pas dangereux ! » Il n'y a plus qu'à supposer que lorsqu'il s'agit de l'arrestation d'un criminel dangereux la préfecture mobilise, outre les pompiers et les gaz, une douzaine de tanks et une bombe atomique. Tel est le début de *Contre-enquête* et tout le scénario de Companez est de la même veine.

En revanche, l'interprétation est de premier ordre. Je mettrai hors de pair Jany Holt, qui a eu l'intelligence et le courage de jouer un rôle de femme vulgaire et déjà marquée dont elle tire un parti remarquable. Louis Salou a tenu des rôles plus importants, mais il n'a jamais été meilleur que dans celui-ci. Coedel, pour la première fois, justifie la réputation qu'on lui avait faite, un peu à la légère, d'être un digne successeur de Jean Gabin.

Mais le véritable triomphateur est le metteur en scène Jean Faurez. Il a accompli un travail de tout premier ordre et peut-être n'a-t-on jamais mieux vu que dans son film le Paris de la vie quotidienne : du Quartier Latin à Saint-Lazare, de Saint-Germain à Richelieu-Drouot, il promène ses personnages en leur conférant ainsi une authenticité que leurs aventures ne suffisaient certes pas à leur donner.

LES PLUS BEAUX CHATS DU MONDE A PARIS

Vedrope, Vita, Viltie, trois petits siamois aux yeux vifs, se serrent dans leur panier sous la protection de leur mère, Kora de la Sablière.

Grisette d'Acheux, « silver tabby » de douze ans, est la doyenne d'âge de l'exposition. Elle conserve le calme digne d'une championne.

POUR la première fois depuis la guerre, une sélection des plus beaux chats du monde vient d'être rassemblée pendant deux jours à la salle des Centraux, rue Jean-Goujon, sur l'initiative du « Cat Club » de Paris et au profit du Comité national de défense contre la tuberculose. Il y avait là deux cent cinquante spécimens de la race féline, dont beaucoup arrivaient de très loin — d'Amérique, d'Angleterre, de Suisse. Le grand prix de l'exposition souligna la classe du champion international *Wotan*, persan blanc de huit ans; le persan bleu *Farquhar Lovelight* reçut le grand prix de la Paix, et le grand prix du Printemps fut attribué à un persan crème, *Nadir du Ponthieu*.

Photographies *France-Illustration* (M. Jarnoux).

Tyra, persan bleu, témoigne une antipathie manifeste à l'égard des intrus. Victoire, Vénus, Vexation, Velly, ravissants petits persans bleus, nichés dans un douillet berceau tendu de satin.

Zozo : le plus féroce de tous les spécimens exposés — un chat-tigre d'Amérique, dont la robe est mouchetée comme celle d'une panthère.

PETITES CHRONIQUES

BIBELOTS PRÉCIEUX

Dans les ventes publiques l'argenterie ancienne est jusqu'à dix fois plus chère que l'argenterie moderne, mais les bijoux anciens précieux réalisent des enchères parfois moins élevées que les bijoux modernes.

Les objets de vitrine anciens échappent à cette injustice. Ce sont, par exemple, les petits nécessaires de toilette, les boîtes à fards ou à mouches, les étuis, les porte-crayons, les « souvenirs d'amitié » dont raffolaient les grandes dames, les courtisans, les fermiers généraux, les abbés de cour, tout ce monde inconstant et frivole presque uniquement préoccupé par l'amour, que l'on rencontre dans les tableaux de Watteau, de Pater, de Lancret ou de Fragonard. Le XVIII[e] siècle nous a légué intacts ces charmants bibelots.

Une des dernières ventes de M[e] Etienne Ader avec les experts H.-D. Fromanger et Foury en contenait toute une collection aussi variée que choisie avec goût. Trois étuis « souvenirs d'amitié » ont été adjugés 100.000, 15.500 et 20.000 francs. Le plus cher, en or guilloché, ciselé et émaillé, à fond bleu roi, entourait de guirlandes fleuries une miniature peinte d'une scène d'après Fragonard, et les initiales P. N. qu'on lisait sur un fond de cheveux tressés attestaient une fidélité touchante ; il était daté *Paris 1784*. Le second, en ivoire monté d'or, était orné d'une miniature encadrée de demi-perles, et, sur l'autre face, des lettres du mot *amour* entrelacées et entourées de cœurs.

Le troisième, d'époque Louis XVI, comme le précédent, était décoré au vernis Martin, lilas, et monté en or. On y voyait, entre deux armoiries, un ravissant portrait de femme en miniature, signé Danjout, que complétait, sur le côté opposé, un monogramme R. C.

Ces trois étuis contenaient des tablettes en ivoire, le premier avec un porte-mine en or, le dernier avec un crayon.

Il y avait aussi une douzaine de petites

Etui « Souvenir d'amitié » décoré au vernis Martin, lilas, et monté d'or, la miniature signée Danjout, époque Louis XVI. Adjugée 20.500 francs par M[e] Etienne Ader ; experts : MM. H.-D. Fromanger et Foury.

boîtes d'époque Louis XVI, d'un raffinement délicieux. L'une, en or guilloché, le couvercle ciselé de femmes et d'enfants jouant avec des guirlandes de fleurs, a fait 20.500 francs. Bien qu'elle soit seulement en poudre d'écaille bleutée, étoilée et montée d'or, une autre a été payée davantage, 41.000 francs, parce que la miniature qui la décorait, un portrait de jeune femme poudrée, était attribuée à Vestier.

Les flacons de parfum étaient d'une non moins jolie invention : l'un, d'époque Louis XV, en ancienne porcelaine de Saxe, à fond jaune serin imitant la vannerie jetée de fleurs et de fruits, avait un bouchon en or fait de deux oiseaux se becquetant. On en a donné 34.000 francs.

A. F.

LE CAMP DU JAMBOREE DE LA PAIX

Dans la forêt de Moisson, où, au mois d'août, doit se tenir le 6[e] Jamboree mondial, M. Rebattet, directeur au ministère de la Jeunesse, assistait au montage de la première tente du camp qui abritera 30.000 scouts venus de toutes les parties du monde. D'importants travaux d'aménagement ont déjà été commencés. En particulier, on a entrepris l'installation de 25.000 mètres de canalisations d'eau et de 7.000 robinets. Le camp étant placé sous le signe de l'amitié, les scouts des délégations étrangères seront répartis dans les camps avec les scouts français. Pendant toute la durée du jamboree un quotidien bilingue (anglais et français) sera publié, tandis qu'un hôpital modèle sera installé pour les malades et que sept théâtres et un cirque seront chargés de distraire les visiteurs.

COURRIER MUSICAL

Chaque année, la semaine sainte ramène, dans le cadre de nos grandes associations symphoniques, l'habituel cortège d'œuvres de Bach et de Wagner. Aucune de ces exécutions ne s'est distinguée, cette fois, par une interprétation particulièrement saisissante ; mais la Radiodiffusion française nous a montré que l'on pouvait, dans ce domaine, faire preuve d'originalité tout en respectant la tradition, en nous donnant une excellente audition des *Sept Paroles du Christ*, de Schutz, oratorio de poignante et humaine beauté, trop peu connu en France, et dû au compositeur allemand qui, le premier, sut implanter outre-Rhin les profondes réformes musicales que le génie d'un Monteverde avait imposées à l'Italie de la Renaissance.

Deux concerts publics ont, en outre, marqué l'activité de la Radiodiffusion française pendant la quinzaine pascale. Le premier, consacré à la musique de chambre contemporaine, nous a permis d'entendre la sonate pour flûte, alto et harpe de Debussy, les mélodies mallarméennes de Ravel, le concerto pour clavecin de Falla et, en première audition, les mélodies cambodgiennes de Daniel Lesur, programme dont l'énoncé suffit pour souligner la qualité et dont la remarquable interprétation, sous la direction sensible et précise de Pierre Capdevielle, a fait justement applaudir Noémi Perugia et Gérard Souzay dans la partie vocale et Marcelle de Lacour au clavecin.

Le second concert — un festival Bela Bartok — aurait pu nous apparaître comme une consécration publique du grand musicien hongrois, récemment disparu, si nous ne savions déjà tout ce que la musique doit à ce prestigieux maître des temps modernes, qui nous a quittés trop tôt, et, cependant, prend place dès maintenant auprès d'un Ravel ou d'un Stravinski. Quelques lignes ne peuvent être qu'une brève évocation pour ce puissant créateur de rythmes, pour ce magicien de l'orchestre et de l'instrumentation. Mais l'œuvre de Bartok est là, considérable dans son influence, dans le retentissement qu'elle ne peut manquer d'avoir, qu'elle a déjà, sur toute l'école contemporaine... Dire après cela que le *Concerto d'orchestre*, par exemple, est un des sommets de cette œuvre semble à peine nécessaire. Pourtant, que nos mélomanes ne l'oublient, et qu'ils ne manquent pas, quand le *Concerto d'orchestre* sera inscrit au répertoire de nos grands concerts, d'aller reconnaître en cette composition l'une des plus éblouissantes de la musique d'aujourd'hui.

L. Maurice-Amour.

BIBLIOGRAPHIE

Géographie des transports

La circulation est l'un des phénomènes de la géographie économique dont l'importance ne cesse de croître dans le monde moderne. C'est pourquoi l'on ne peut qu'applaudir à la décision de la librairie Chaix d'entreprendre la publication d'une *Géographie universelle des transports*, dont la parution s'échelonnera sur plusieurs années.

Le premier volume de la collection consacrée aux chemins de fer français, dont l'auteur est M. Lortilleux, inspecteur principal de la S. N. C. F., fait bien augurer l'ensemble. C'est la documentation la plus complète, avec plans, schémas et photographies, dont on peut disposer à ce jour, et elle sera très utile au géographe et à l'économiste.

Économie sociale

M. Lewis L. Lorwin, qui a passé de longues années à Genève au Bureau international du travail et a étudié de très près les divers systèmes économiques actuellement connus, vient de publier aux Editions du Porbulan un ouvrage extrêmement intéressant sur *le Plan*. Est-il possible de concilier la liberté, l'efficience économique et le bien-être social avec les nouvelles conditions techniques créées depuis le début du siècle ? C'est à cette question que l'auteur a voulu répondre en montrant que la planification peut être appliquée dans un Etat démocratique.

Un Problème d'intérêt national : les Industries de luxe

Sous ce titre, M. Claude-A. Rouzaud vient de publier à la librairie du *Recueil Sirey*, une étude à la fois doctrinale, historique et documentaire qui ne peut manquer de retenir l'attention de tous ceux qu'intéressent les activités d'art et de création, si spécifiquement françaises.

Ce volume, préfacé par M. G. Fontana, président de la Fédération du Haut Commerce de Paris, comble, comme on a pu le dire, une lacune, car jusqu'à présent aucun ouvrage de fond n'avait été consacré à ce sujet, pourtant captivant et d'une si grande actualité.

On doit, en particulier, savoir gré à l'auteur d'avoir situé sur son vrai plan la notion du luxe, tant décrié. On lira également avec intérêt les chapitres consacrés à l'origine de nos actuelles industries de luxe et aux difficultés qu'elles ont essuyées, en particulier la haute couture, sur le marché extérieur entre les deux guerres. Voilà un livre qui, malgré des retards d'impression, arrive à son heure.

L'ASTHME PEUT-IL ÊTRE GUÉRI PAR LES SULFAMIDES ?

Des expériences conduites par le professeur Nanna Svartz à la clinique médicale de l'hôpital Carolin, à Stockholm, semblent démontrer que des malades souffrant d'asthme grave peuvent être guéris par un traitement par les sulfamides. Une des causes principales de l'asthme est l'infection, et, depuis 1940, cinquante cas très graves d'asthme ont été traités par les sulfamides. Quatre seulement de ces patients ont été renvoyés dans leur foyer comme incurables.

On a naturellement été attentif aux effets fâcheux possibles d'un traitement prolongé par les sulfamides, mais de tels résultats n'ont pas été observés. Dans certains cas, lorsque les malades montraient des réactions défavorables, la pénicilline a été appliquée avec le même heureux résultat.

Une nouvelle méthode de traitement de l'asthme par la pénicilline est expérimentée actuellement dans les hôpitaux suédois et donne de bons résultats. Elle consiste en l'administration de vapeurs de pénicilline, au moyen d'un inhalateur spécial.

BERTHE MARTINIE

Chevaux et poulains bondissants, fièrement robustes ou faméliques, restés dans notre souvenir, mais partis vers de lointains pays. Et voici, galerie K. Granoff, certains de leurs frères plus joueurs encore ; des maternités anxieusement ou tendrement maternelles, des portraits d'enfants, des nus, des paysages, des fleurs, des natures mortes. Harmonies éclatantes donnant leur prestige aux formes amples dessinées par la couleur. Remarquable et rare diversité, encore accrue par une sculpture de mêmes caractères et qualités dans ses nus et animaux. Un talent ardent et libre, qui ne se limite pas.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye, MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

LES VENTES

HOTEL DROUOT

MERCREDI 30 AVRIL

Salle 1 - Collection FENEON (1re vente). **TABLEAUX MODERNES,** dessins, aquarelles : Cross, Derain, Dufy, Guys, Luce, Pascin, Seurat, Signac, etc. - Exposition 29 avril - Expert : MM. A. Schoeller et E. Bignou. Commissaire-priseur : Me Alph. BELLIER.

JUN 19 1947

ACTUALITÉ JURIDIQUE (suite) (1)

Une révolution agraire. Le statut du fermage.

III. — CE QUE SERONT LES BAUX RURAUX.

A) *Conclusion du bail.* — Tout bail doit être écrit. Les baux verbaux antérieurs sont censés faits pour neuf ans, suivant un contrat-type établi par la commission consultative. Un état des lieux doit indiquer les améliorations dont le fonds est susceptible ; le tout, sauf dérogations administratives, après avis de la commission (art. 20). — La durée du bail ne peut être inférieure à neuf ans, sauf le droit pour le bailleur, s'il l'a stipulé, de reprendre son bien à la fin de chaque période triennale pour y installer un enfant majeur comme exploitant. Le contrat de colonat paritaire est résiliable par le preneur tous les trois ans, avec préavis (art. 21).

B) *Prix du bail.* — Une liste est dressée par la commission consultative des denrées (quatre au maximum) de la production locale ou régionale. Cette liste servira de base à la fixation du prix, lequel sera payable, suivant clause du bail, soit en denrées, soit en espèces, et, dans ce dernier cas, aux cours officiels des douze derniers mois. Il est entendu que les denrées contingentées ou rationnées ne peuvent être livrées que dans les limites permises, le surplus devenant payable en espèces. Sont interdites les redevances supplémentaires (dites, dans certaines régions, faisances), prestations ou services. Pour les baux antérieurs à la loi, il peut y avoir, de ce chef, réajustement du prix à l'amiable ou, à défaut, par le tribunal paritaire (art. 22) (2). Dans le métayage, la part du bailleur ne peut, en principe, et sauf décision contraire du même tribunal, excéder le tiers des fruits (3) avec les mêmes interdictions que ci-dessus. — Toute action en revision doit être portée devant ce tribunal dans le mois de la publication des contrats-types (art. 23).

C) *Résiliation.* — La résiliation du bail peut être demandée par le bailleur : 1° pour motifs graves et légitimes ; 2° lorsque le preneur décède sans laisser de conjoint, ayant droit ou descendant majeur de 16 ans cohabitant et qualifié ; le même droit appartient alors à ses héritiers. Par le preneur : 1° dans le cas de décès ou d'incapacité de travail d'un de ses auxiliaires familiaux indispensables ; 2° quand il a acheté une ferme qu'il doit exploiter lui-même (art. 24).

D) *Sous-location et droits divers.* — Le fermier ne peut céder son bail ni sous-louer, sauf, avec l'agrément du bailleur, à ses enfants ou petits-enfants majeurs. Mais il peut, sous certaines conditions, faire apport de ses droits à une coopérative de culture (ord. 25 et 25 *bis*). — Il peut encore, avec l'assentiment du bailleur, effectuer, en vue d'une meilleure exploitation, des échanges ou locations de parcelles dans la mesure maxima du quart de la superficie totale ; de même que, pour réunir et grouper plusieurs parcelles attenantes, il peut supprimer les talus-haies et rigoles séparatives de ces parcelles (art. 25 *ter* et *quater*).

E) *Renouvellement du bail.* — Est de droit pour le preneur, nonobstant toute clause contraire, sauf, toutefois, dans le cas de motif légitime de refus ; celui-ci doit lui être notifié au moins dix-huit mois avant la fin du bail (art. 27). — Sont réputés tels : les retards de paiement injustifiés, les agissements indus, la non-application des mesures ordonnées par la commission consultative (art. 28). — Le tribunal paritaire, saisi de ce chef, peut accorder au preneur un nouveau bail de neuf ans, sauf appel (art. 29). — S'il n'y a dénonciation du bail par le preneur, dix-huit mois avant son expiration, il se renouvelle pour neuf ans, au prix fixé par le tribunal paritaire et aux conditions du contrat-type (art. 30 et 31). — Le bailleur jouit du droit de reprise, totale ou partielle, pour exploiter le fonds pendant au moins neuf ans ou pour le faire exploiter par un fils ou par une fille majeurs. S'il exploite déjà un autre bien, seuls ces derniers jouiront du droit ; le tout sous certaines conditions d'habitation (art. 32 et 33). — Toute fraude du bailleur donne droit à réintégration du preneur et, le cas échéant, à dommages-intérêts (art. 44).

P.-L. R.

(1) Voir *France-Illustration* du 12 avril 1947.

(2) Aux termes de la loi du 27 février 1946 et par dérogation à l'article 22 ci-dessus, le prix des baux exigible en 1946 est, pour la part des produits représentatifs autres que le blé, diminué de 15 %, d'autres réductions pouvant encore bénéficier aux preneurs victimes de la guerre (art. 1 et 2).

(3) Cette disposition va à l'encontre de l'étymologie du mot *métayage*, qui signifie partage par moitié.

Les Editions É. I. P.-Roger Séban, qui viennent de faire paraître, dans la collection « les Documents de notre temps », une étude très remarquée de B. Nardain : *les Francs-Tireurs et Partisans français et l'Insurrection Nationale*, préface de Marcel Prenant, professeur à la Sorbonne, annoncent la parution très prochaine de *les Lois économiques nous disent...*, par André Rouff, présenté par André Siegfried, de l'Académie française.

GRÉGOIRE GAFENCO
Ancien ministre des Affaires étrangères de Roumanie
DERNIERS JOURS DE L'EUROPE
Un voyage diplomatique en 1939
Un fort volume **250 frs**

GONZAGUE de REYNOLD
LA FORMATION DE L'EUROPE
Un fort volume **260 frs**

Librairie Universelle de France
30, rue de l'Université, PARIS-7e

Raymond MANEVY et Roger VAILLAND
UN HOMME DU PEUPLE SOUS LA RÉVOLUTION
La vie aventureuse de Drouet l'homme qui arrêta Louis XVI
CORREA

EDITIONS DES PORTES DE FRANCE
CARLES CARDO
Chanoine de Barcelone
HISTOIRE SPIRITUELLE DES ESPAGNES
Pour la première fois, une voix autorisée de l'Église s'élève contre Franco, qui offrait une fortune pour étouffer ce livre.
190 fr.
4 RUE CHORON PARIS 9e

GRANDES ÉTUDES HISTORIQUES

O. AUBRY de l'Académie française — **LE SECOND EMPIRE**	250 fr.
A. BAILLY — **LA RÉPUBLIQUE DE VENISE**	160 fr.
L. BERTRAND de l'Académie française — **LOUIS XIV**	200 fr.
P. du COLOMBIER — **HISTOIRE DE L'ART**	180 fr.
C.-J. GIGNOUX — **TURGOT**	100 fr.
LUCAS DUBRETON — **NAPOLÉON devant l'Espagne**	160 fr.
DANIEL-ROPS — **JÉSUS EN SON TEMPS**	200 fr.
HISTOIRE SAINTE	150 fr.
L. HOMO — **Nlle HISTOIRE ROMAINE**	200 fr.
A. MAUROIS de l'Académie française — **HISTOIRE D'ANGLETERRE**	250 fr.
FERDINAND LOT — **LA GAULE**	200 fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
18-20, rue du St-Gothard, Paris-XIVe

LES LIVRE

LA GAULE

Le Français, même celui qui se croit cultivé, ne connaît pas ou, du moins, connaît mal les fondements économiques, sociaux, politiques du passé de son pays, disons même du présent, car le présent édifice repose sur des bases anciennes, beaucoup plus anciennes qu'on ne l'imagine trop souvent. C'est cette constatation que M. Ferdinand Lot a placée en tête du volume qu'il vient de consacrer à l'histoire de la Gaule dans la collection « les Grandes Etudes historiques » de chez Fayard. Nul plus que le savant historien du haut moyen âge n'était qualifié pour présenter au public, sous un volume restreint, la somme de nos connaissances actuelles sur la Gaule. Successivement, il étudie l'état matériel et moral de la Gaule avant l'arrivée des Romains et, en particulier, le fondement ethnique de sa population, puis l'histoire de la conquête et de la Gaule romaine jusqu'à l'effondrement du Bas-Empire sous les coups des invasions barbares. Un livre à lire et à conserver.

Dunkerque au XVIIe siècle, gravure extraite du Mémorial de la terre de France, *par le général Daumenc.*
(Col. Arthaud.)

ÉNIGMES DU TEMPS PASSÉ

Selon leur mode de documentation, les historiens se divisent en deux groupes. Les uns prennent pour argent comptant tout ce qui a été écrit avant eux, et ils se bornent à le répéter aveuglément avec plus ou moins d'art. Les autres (bien moins nombreux), véritables saints Thomas, se méfient de tout et de tous et se font un devoir de vérifier eux-mêmes les assertions les mieux accréditées. Seuls ces derniers font faire quelque progrès à la science historique.

L'auteur des *Enigmes du temps passé* s'inscrit au nombre des seconds.

Poursuivant ses intéressantes études, Louis Hastier nous donne la solution de questions qui ont de longue date retenu l'attention des fervents de la petite histoire. Il le fait suivant la méthode personnelle qui lui est chère et il sait rendre attrayants ses travaux.

Marie-Joseph Chénier est-il responsable de la mort de son frère ? Robespierre a-t-il été tué par le gendarme Merda, comme cela nous a été enseigné naguère, ou a-t-il attenté à ses jours ?

Le pape Pie VII prononça-t-il à l'adresse de Napoléon les invectives fameuses rappelées par Vigny ?

Louis-Philippe a-t-il facilité l'évasion pour l'étranger du duc de Praslin, meurtrier de sa femme ?

Comment Bazaine s'évada-t-il de l'île Sainte-Marguerite, où il était détenu par un gouvernement qui fut suspecté de complicité ?

Autant de questions auxquelles il est répondu grâce à la découverte de documents inédits ou de considérations neuves.

Sans doute, à première vue, l'objet de chaque étude peut sembler assez limité ; mais que l'on ne s'y trompe pas. Chaque fois Louis Hastier est amené à élucider quelque point obscur. La triste fin d'André Chénier le conduit à faire connaître de quelle manière il était procédé à l'inscription sur les registres d'écrou. Le suicide de Robespierre l'amène à révéler bien des faits ignorés. L'affaire Praslin lui donne l'occasion de montrer combien était corrompu le gouvernement du roi-citoyen.

Les critiques qui ont rendu compte de la première série des *Enigmes du temps passé* ont été unanimes pour voir en Louis Hastier un « détective de la petite histoire ». Ce nouveau volume confirmera la justesse de cette opinion.

★ LE LIVRE DU JOUR ★
L'
HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS
1492 - 1946
d'ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
Un vol. in-8 de 586 pages
450 fr.
VIENT DE PARAÎTRE AUX
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
★ UN IMMENSE SUCCÈS ★

CAPRICORNE
R. C. SHERRIF
VACANCES DE SEPTEMBRE
roman traduit de l'anglais 180 fr.
★
VINCENT SHEEAN
BATAILLE D'UN JOUR
récit historique traduit de l'américain 180 fr.
JULLIARD Sequana NÉO

'HISTOIRE

LA GUERRE DE SÉCESSION

Si beaucoup de Français connaissent mal l'histoire de leur pays, ils ignorent à peu près complètement celle des autres nations, et particulièrement celle du continent américain. Si la guerre de Sécession, qui ravagea les Etats-Unis pendant quatre ans, a été souvent traitée par le roman et par le film, elle n'avait encore été l'objet d'aucun bon livre en langue française, c'est-à-dire d'un livre traitant de façon complète de ses causes et de ses suites. M. Pierre Belperron, à qui nous devons déjà une excellente histoire de la croisade contre les Albigeois, vient de nous donner chez Plon ce livre qui manquait à ceux qui, ne connaissant pas la langue anglaise, ne peuvent utiliser les ouvrages publiés aux Etats-Unis sur ce sujet. Ne donnant volontairement qu'une place restreinte aux opérations militaires, l'auteur s'est surtout attaché à découvrir les causes profondes de cette guerre. La question de l'esclavage, contrairement à une opinion largement répandue, n'a été qu'une cause secondaire — ou plutôt occasionnelle — de la rupture entre deux régions, le Nord et le Sud, complètement dissemblables du point de vue matériel et moral. Bien que n'apportant aucun élément nouveau pour le spécialiste de l'histoire américaine, le livre de M. Belperron n'en demeure pas moins un ouvrage extrêmement intéressant et, répétons-le, le seul en langue française qui donne une idée impartiale et complète de la question.

LA RUSSIE RÉVOLUTIONNAIRE

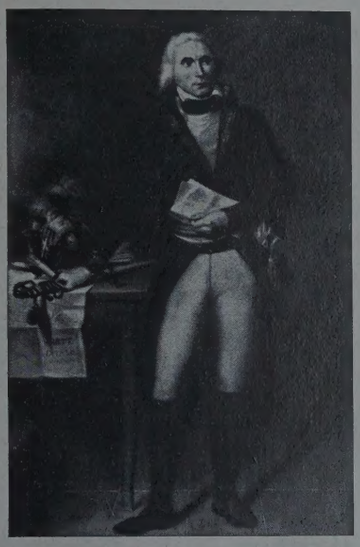
La seconde guerre mondiale, à l'issue de laquelle l'U. R. S. S. apparaît comme l'une des nations les plus importantes du monde, vient de démontrer la puissance du régime soviétique. N'est-ce pas un tour de force inouï pour ce régime que d'avoir donné en trente ans à un pays épuisé, désorganisé cette place prépondérante ? Le public est avide de connaître le secret de ce redressement et témoigne d'un intérêt sans cesse croissant pour l'une des révolutions politiques et économiques les plus extraordinaires de l'histoire.

M. Grégoire Alexinsky, dont on n'a pas oublié les ouvrages sur la Russie pendant la première guerre mondiale, a entrepris, dans cette nouvelle étude sur *la Russie révolutionnaire*, d'expliquer les raisons de cet étonnant succès. Député socialiste à la Douma avant 1917, compagnon de Lenine dès la première heure, chef de la documentation de la C. G. T. soviétique dans les premières années de la révolution, M. Alexinsky, à qui ses origines permettent de parler des gens et des choses slaves non de l'extérieur, mais du dedans, n'a cessé depuis lors de se tenir au courant des événements de l'U. R. S. S.; son étude s'appuie donc sur une très riche documentation puisée aux sources les plus diverses, tant officielles que privées.

Replaçant le mouvement révolutionnaire dans son cadre historique, l'auteur souligne, dans toute l'histoire russe, la prééminence de la question agraire — dont le rôle fut capital dans la révolution de 1917 — et l'importance du pouvoir de l'Etat. Il étudie l'armature de l'Etat soviétique et sa transformation depuis la période « romantique » de la révolution jusqu'à nos jours. Il montre notamment comment s'est transformé le marxisme international dans la Russie précapitaliste, où a triomphé enfin la doctrine du « socialisme dans un seul pays ».

M. Alexinsky se garde de prendre parti ; il expose en toute objectivité des faits soigneusement contrôlés. Et l'intérêt de son récit, qui s'ordonne autour d'une analyse pénétrante des événements et des institutions, s'accroît des rapprochements significatifs et des réflexions pénétrantes d'un historien qui fut souvent un témoin.

Un style entraînant, pittoresque achève de donner à cet ouvrage impartial l'attrait qui lui gagnera sans nul doute une large audience auprès du public cultivé.



« Masséna », par Hilaire Le Dru, gravure extraite de Masséna, *par A. Augustin-Thierry.*
(Ed. Albin Michel.)

8 NOVEMBRE 1942

Tout le monde connaît à peu près aujourd'hui les grandes lignes du débarquement allié en Afrique du Nord, premier pas vers la libération de la France et la défaite de l'Allemagne. Mais sur quoi l'on était mal renseigné, à travers des récits contradictoires, c'était sur le détail de l'organisation de la résistance nord-africaine et le rôle exact qu'elle joua dans la préparation et l'exécution du débarquement. C'est ce qui fait l'intérêt principal du livre de M. Gabriel Esquer: *8 novembre 1942, jour premier de la libération* (Ed. Charlot). D'autre part, M. Esquer est un historien rompu aux lois sévères du travail scientifique, et s'il a fait appel non seulement aux documents, mais aussi aux souvenirs personnels, il a soumis les uns et les autres à une critique historique sérieuse.

Ayant à traiter un sujet bien délimité, la journée du 8 novembre en Afrique du Nord, l'auteur a, cependant, pensé, à notre sens à juste titre, qu'il était indispensable de nous donner tout d'abord un tableau de la situation morale de cette région entre l'armistice de 1940 et le débarquement de 1942.

Quelle fut le 8 novembre 1942 l'influence des groupements de résistance de l'Afrique du Nord sur la marche des événements, c'est ce que M. Esquer examine dans la deuxième partie de son ouvrage. Ici il faut examiner séparément les trois principaux points de débarquement : Alger, Oran et Casablanca. A Alger les organisations de résistance réussissent dans les premières heures de la journée du 8 novembre à neutraliser les autorités civiles et militaires et à les mettre dans l'impossibilité de donner des ordres. Si par la suite les partisans de Vichy réagirent et engagèrent le combat contre les troupes alliées, celles-ci avaient néanmoins réussi à débarquer, et, devant l'inutilité de la résistance, les hostilités ne durèrent que fort peu de temps.

A Oran la situation fut sensiblement différente, du fait que les éléments fascistes étaient plus nombreux et plus combatifs, et surtout du fait que certaines personnalités militaires, sur lesquelles on avait compté, firent défaut au dernier moment. Aussi les Alliés durent combattre plus durement qu'à Alger, et les hostilités se prolongèrent un peu plus longtemps.

Enfin, au Maroc le manque d'unité entre les organisations de résistance devait conduire à un échec. Les Américains n'étaient entrés en contact qu'avec l'élément militaire, que dirigeait le général Béthouart, et celui-ci ne semble pas avoir cherché de liaison avec la résistance civile. Ce manque de coordination et le déclenchement prématuré de l'action devaient amener son échec et l'arrestation du général Béthouart et de ses compagnons. Le résultat de cet échec fut que le combat se prolongea au Maroc plus longtemps que partout ailleurs, causant la mort de deux mille Français et Américains.

Si l'action de la résistance ne fut pas prépondérante dans l'exécution du débarquement, elle ne fut donc pas négligeable, car, en définitive, c'est à Alger que se joua le sort de l'Afrique du Nord tout entière.

LES EDITIONS DE PARIS
présentent dans leur
COLLECTION HISTORIQUE

Funck BRENTANO
FÉODALITÉ ET CHEVALERIE 120 frs

Maurice BEDEL
BERTHE AU GRAND PIED 150 frs

Duc de LÉVIS-MIREPOIX
LES TROIS FEMMES DE PHILIPPE AUGUSTE 165 frs

Marcel BRION
BLANCHE DE CASTILLE 180 frs

Maurice DONNAY
LA REINE MARGOT 150 frs

Auguste BAILLY
LE CARDINAL DUBOIS 90 frs

Jules BERTAUT
MADAME TALLIEN 150 frs

Roger RÉGIS
PAULINE FOURÈS
Maîtresse de Bonaparte 150 frs

PIERRE BELPERRON
LA GUERRE DE SÉCESSION
1861-1865
Ses causes et ses suites
... le vent n'a pas tout emporté !
In-8° avec 11 gravures hors-texte, 3 croquis dans le texte et 2 cartes en dépliant, 772 pages. . . . . 480 fr.
PLON

NOUVEAUTÉ
Commandant PIERRE TANANT
Ancien chef d'état-major du Vercors
VERCORS
HAUT LIEU DE FRANCE
Préface du général DESCOUR
La vérité sur l'un des drames les plus poignants de la libération française.
Le volume : 190 fr.
ARTHAUD

HISTOIRE
GABRIEL ESQUER
8 NOVEMBRE 1942
JOUR PREMIER DE LA LIBÉRATION
250 fr.
Le premier Livre d'histoire écrit par un Historien sur le Débarquement allié en Afrique du Nord.
CHARLOT

LA TABLE RONDE
JEAN ANOUILH
NOUVELLES PIÈCES NOIRES
Un vol. in-16 jésus.
MAURICE BARDÈCHE
STENDHAL ROMANCIER
Un vol. in-4° carré illustré.

MONT-BLANC
LES GRANDES DATES DE L'AMITIÉ FRANCO-SUISSE...
Un magnifique ouvrage
LA SUISSE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
par Édouard CHAPUISAT
Nombreuses illustrations en noir et en couleurs
Luxueux papier
Format 21,5 x 30,7 - 290 pages
Édition ordinaire : Frs 1.600
Édition luxe, signée par l'auteur : Frs 3.500
TIRAGE LIMITÉ
Exclusivité : M. CHIARINOTTI
6, av. République ANNEMASSE

LA ROUE DE FORTUNE
PH. D'ESTAILLEUR-CHANTERAINE
ABD-EL KADER
GÉRARD WALTER
HEBERT
ET
LE PÈRE DUCHESNE
ROBERT ANCHEL
LES JUIFS DE FRANCE
J. B. JANIN

NOUVEAUTÉS
STEFAN ZWEIG
CASTELLION CONTRE CALVIN
Texte français d'ALZIR-HELLA
Un vol. in-8° écu ill. : 195 fr.
HENRI SEROUYA
LA KABBALE
Un vol. in-4° cour. ill. : 600 fr.
ANTONINA VALLENTIN
MIRABEAU
2 vol. in-8° écu : 642 fr.
COMTE SFORZA
L'ITALIE *telle que je l'ai vue*
(1914-1944)
Traduit de l'italien par L. LELUC
Un vol. : 135 fr.
GRASSET

LE BRIDGE (N° 26)

ÉTUDE N° 23

LE MORT :
♠ R V 9 4
♡ 7 3
◇ R V 4 2
♣ 6 3 2

entame : ♡ V

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A 10 8 6 2
♡ A D
◇ A D 5
♣ R 7 4

Les déclarations :

SUD	OUEST	NORD	EST
1 ♠	passe	2 ♠	passe
4 ♠			

Ouest entame du ♡ V et Est fournit ♡. Comment jouer ?

Le jeu est très facile et c'est là une étude pour débutant.

L'atout agréé par inférence dans les interrogatives de Culbertson.

Dans le système complet d'interrogatives de Culbertson, tel qu'il est employé par les grands joueurs qui ne craignent pas les complications ni les méprises, il y a deux façons d'agréer une couleur comme atout.

1. Un joueur nomme une couleur et son partenaire l'y soutient.

Je renvoie le lecteur à mon livre : *le Système Culbertson assimilable en quelques heures*, dont la troisième édition (qui contiendra des nouveautés de mon invention sur les demandes de chelem) paraîtra bientôt.

2. Aucune couleur annoncée n'ayant été soutenue par le partenaire, la dernière couleur nommée par l'équipe peut être agréée comme atout par un saut dans une nouvelle couleur (celle de l'interrogative), à la seule condition que ce saut ait lieu au niveau de 4 trics, ou à un niveau supérieur si c'est nécessaire pour qu'il y ait saut, mais jamais au niveau de 3 trics ni de 2 trics.

Par exemple :

SUD	NORD
1 ♡	1 ♠ ou 2 ♠
4 ◇ ?	

4 ◇ ? est une interrogative, agréant ♠ comme atout.

Mais 4 ♡ ou 4 ♠ (au lieu de 4 ◇?) ne serait pas une interrogative parce que ♡ et ♠ ne sont pas des nouvelles couleurs. Elles ont déjà été annoncées par un joueur quelconque de l'équipe Nord-Sud.

De même 3 ◇ ne serait pas une interrogative parce que le saut dans la nouvelle couleur (3 ◇ sur 1 ♠) n'aurait pas eu lieu au niveau minimum de 4 trics.

SUD	NORD
1 ♠ ou 2 ♠	3 ♡
5 ◇ ?	

5 ◇ ? est une interrogative, agréant ♡ comme atout.

Mais 4 ◇ (au lieu de 5 ◇?) ne serait pas une interrogative parce qu'il n'y aurait pas eu de saut dans 3 ♡ — 4 ◇.

On trouvera une foule d'autres exemples dans la 3e édition du livre précité, ainsi que la démonstration de l'utilité (pour les grands joueurs) de pouvoir agréer un atout par inférence.

Sur les 24 situations différentes qui peuvent surgir quand Nord et Sud annoncent 3 couleurs différentes, il y en a 4 qui embarrassent fort les joueurs, et que voici : I. Sud 1 ♡. — Nord 2 ◇. — Sud 4 ♠ ?

II et III. Sud 1 ♠. — Nord 2 ♡ ou 2 ◇. — Sud 4 ♣ ?

IV. Sud 1 ♠. — Nord 2 ♡. — Sud 4 ◇ ?

Prenons 1 comme exemple.

Si Sud a un bicolore ♡ et ♣ et veut proposer, sur la réponse 2 ◇ de Nord, ses ♣ comme atout et *interdire simultanément à Nord de passer*, comment devra-t-il s'y prendre ?

La redemande à saut dans une nouvelle couleur, 4 ♣ sur 2 ◇, ne proposerait pas ♣ comme atout puisque 4 ♣ serait une interrogative agréant ◇ comme atout.

D'autre part, la redemande 3 ♣ (sur 2 ◇) proposerait bien ♣ comme atout et de plus serait un signe de force invitant Nord à demander la manche s'il est un peu plus fort qu'il ne l'a montré jusqu'ici (0,5 L. H. de plus), mais elle ne serait pas impérative. Nord pourrait passer.

On chercherait vainement la solution de ce problème dans les *New Gold Book 1941* et *1945* d'Ely Culbertson.

Quelques joueurs ont proposé de considérer 3 ♣ comme n'étant pas impératif, 4 ♣ comme une redemande impérative pour la manche proposant ♣ comme atout, 5 ♣ comme une interrogative agréant ◇ comme atout.

Mais cette solution est mauvaise pour bien des raisons. Une interrogative au niveau de 5 trics perd une grande partie de ses avantages parce qu'elle est faite à un niveau trop élevé. Cette exception à la règle introduit une difficulté inutile dans un domaine qui est déjà fort compliqué, etc.

J'ai proposé à Culbertson la solution suivante :

Si l'on admet la possibilité d'agréer une couleur comme atout, par inférence (sans l'avoir soutenue), on doit admettre simultanément (comme cela était du reste admis dans le *Gold Book 1936*, quand les interrogatives faisaient partie *obligatoirement* du système Culbertson) qu'une redemande sans saut dans une nouvelle couleur est impérative pour un tour (mais pas pour la manche) si elle est faite au niveau de 3 trics (mais pas si elle est faite au niveau de 2 trics ou de 1 tric).

Dans une lettre en date du 31 octobre 1946, Ely Culbertson m'a répondu : « Cette solution est naturellement la seule logique et je l'approuve. »

Donc dans l'exemple 1 :

Sud 1 ♡. — Nord 2 ◇. — Sud 4 ♣ ? 4 ♣ ? est une interrogative agréant ◇ comme atout. Une réponse 3 ♣ (sur 2 ◇) proposerait ♣ comme atout et serait impérative pour un tour, ce qui suffirait parfaitement à Sud, même s'il espère un grand chelem.

Telle est la solution officielle et logique de ce problème d'enchères.

ANDRÉ CHÉRON.

LE BRIDGE

Nous ont envoyé la solution des nos 20, 21 :

Chacun 10 points : Dr Drouet, G. de Meynard, Y. de Lorenzi, Pérussel.

15 points : R. Abravanel (le problème n° 20 est correct comme problème, mais présente une position inadmissible, ne pouvant découler d'une donne de 13 cartes et R. Abravanel fut le seul, avec Pérussel, à le démontrer).

9 points : Dr Delclaux (pénalisé d'un point pour jeu de sécurité inférieur dans le 6 S. A. du n° 21), E. Aubry *(idem)*.

Nous ont envoyé la solution du :

N° 20 : G. Durry, H. Pinelli, Thouvenot, Blin et Dr Salonne, lieutenant de vaisseau Giraud.

N° 21 : G. Lesage et Thouvenot (chacun 1,5 point), M. Gruneisen (4 points).

Du N° 22 : R. Abravanel, E. Aubry, G. de Meynard, Dr Delclaux, R. Carteron, Y. de Lorenzi.

Malheureusement, et par une erreur dont nous nous excusons, la solution du n° 22 a été publiée partiellement le 15 mars 1947, sept jours seulement après la publication de l'énoncé du n° 22, au lieu des deux semaines prévues par le règlement. Nos lecteurs n'ayant pu faire autrement que de prendre connaissance de cette solution partielle avant d'envoyer la leur, le n° 22 ne peut plus faire partie de notre concours de solutions.

Classement de notre concours de solutions.

1er René Abravanel (Paris), avec 50 points sur un maximum possible de 55 points (n'a pas mentionné l'illégalité de la position du n° 17) ;

2e Dr Drouet (Caulnes), avec 45 points (a parfaitement résolu tous les problèmes, mais n'a pas mentionné l'illégalité de la position du n° 20. C'est uniquement à cette mention que M. Abravanel doit sa victoire) ;

3e Y. de Lorenzi (Biarritz), avec 40 points (pénalisée de 5 points dans le n° 19).

Etc.

PHILATÉLIE

LES ÉMISSIONS DE L'ALLEMAGNE OCCUPÉE

Pour le service postal, l'Allemagne s'est trouvée en 1945 partagée en quatre zones, correspondant naturellement aux zones politiques.

Du point de vue qui nous occupe, la zone soviétique n'avait que peu d'unité et l'initiative fut laissée partout, par les Russes, aux collectivités locales, d'où une floraison extraordinaire d'émissions locales plus ou moins fantaisistes et spéculatives.

La zone anglaise et la zone américaine employèrent immédiatement l'une et l'autre la série au type A. M. Post (*Allied Military Post*), dont les différentes valeurs, imprimées d'abord en Amérique et en Angleterre, le furent ensuite en Allemagne même.

En avril 1946, les zones russe et anglo-américaine parvinrent à l'unité postale une même série imprimée à Berlin, au type chiffre, avec la légende *Deutsche Post*, fut mise partout en circulation.

Depuis ce mois-ci, de nouveaux types « symboliques » sont en service. Choisis à la suite d'un concours ouvert à toute la population, ils doivent représenter les aspirations pacifiques de la nouvelle Allemagne : les quatre premiers évoquent successivement la plantation d'un arbre (2, 6, 25 pf.), un semeur (8, 20, 40 pf.), un ouvrier (12, 60, 80 pf.), enfin, un maçon et une paysanne (16, 24, 84 pf.). D'autres valeurs sont attendues.

Mais que s'est-il passé en zone française ? Notre administration a toujours refusé de mettre en service ces types dits « interzones », pensant que l'unification postale pouvait être un symbole et comme un prélude à l'unification politique.

Depuis décembre 1945, une série particulière imprimée à Paris était en service dans la zone française. Dessinée et gravée par des artistes français, elle se composait de dix valeurs typographiées en petit format, reproduisant les armoiries des provinces occupées, et de trois vignettes gravées de grand format aux effigies de Gœthe, Schiller et Henri Heine.

Ces timbres ont été imprimés durant toute l'année 1946 au fur et à mesure des besoins, à l'exception du 10 pf., dont l'existence fut bientôt jugée inutile, et des trois valeurs en marks. Alors que le tirage des autres vignettes oscille entre 20 et 90 millions, celui de ces quatre timbres est resté minime, et ils sont de ce fait les plus recherchés. Les chiffres sont les suivants :

10 pf. 1.137.000 — 1 mk. 1.044.325 — 2 mk. 1.032.175 — 5 mk. 1.015.200.

La dernière livraison des timbres imprimés à Paris date d'octobre 1946. Pour les remplacer, on prépare l'émission de quatre séries distinctes, de vingt valeurs chacune, consacrées respectivement à *l'Etat Rhéno-Palatin*, au *Wurtemberg*, au *Duché de Bade*, enfin, à *la Sarre*, qui recouvre ainsi son autonomie postale.

De ces émissions, celle de la Sarre a été la première mise en circulation. Imprimée en Allemagne, elle se compose de vingt valeurs illustrées de vues locales, à l'exception du 84 pf. dont le sujet est un buste du maréchal Ney.

L'ACTUALITÉ FRANÇAISE

Le *Jamboree* international des scouts, qui se tiendra en France à partir du 4 août, nous vaudra l'émission d'un timbre spécial.

La série commémorative du congrès mondial de l'*Union postale universelle* paraîtra au mois de mai, comme il était prévu. Elle doit comprendre les valeurs de 4, 5, 6 et 10 francs ; à cette occasion, l'administration offre une peu agréable surprise aux petits collectionneurs : un timbre de poste aérienne de 500 francs, imprimé en petites feuilles de dix exemplaires.

Alors que le renouvellement de 50, 100 et 200 francs — avec le change des territoires d'outre-mer — l'émission en France d'un timbre d'une valeur faciale aussi élevée apparaît tout à fait déraisonnable. L'inflation postale n'est pas un signe de santé pour un pays : devrons-nous croire que nos P. T. T. sont jaloux de voir paraître, en Roumanie ou ailleurs, des timbres dont les valeurs atteignent des chiffres aussi fantaisistes que 3.700 + 5.300 ou 5.000 + 5.000 ?

On annonce, d'autre part, que la Principauté de Monaco, pour ne pas être en reste, prépare l'émission d'un bloc de 200 francs + 300 francs, à l'occasion du jubilé du prince Louis II. A quand le 10 + 990 francs ? On prévoit également l'émission d'une série d'une valeur faciale plus modeste, mais dont le tirage serait limité.

JACQUES BELLAY.

DEVENEZ HOTESSE DE L'AIR

L'avion s'affirme chaque jour davantage comme le mode de transport par excellence. L'hôtesse de l'air doit jouer auprès des passagers le rôle que remplit la maîtresse de maison vis-à-vis de ses invités.

Les hôtesses sont préparées à leur fonction par un stage de huit à dix semaines au cours duquel elles sont initiées aux diverses activités de leur futur métier. AIR FRANCE organisera prochainement un stage auquel pourront participer les candidates satisfaisant aux conditions énoncées ci-desssous :

Age : vingt et un à trente ans. Etre célibataire, sans charge de famille importante. Posséder le baccalauréat ou justifier d'une culture équivalente. Parler l'anglais de façon courante et posséder si possible des éléments d'une autre langue (à la rigueur, connaissance parfaite d'une autre langue et bons éléments d'anglais). Les candidates doivent jouir d'une santé parfaite, d'une bonne acuité visuelle et posséder un physique agréable et distingué.

Les candidatures devront être adressées avant le 5 mai, accompagnées de deux photographies et d'un *curriculum vitæ* au Centre de sélection et de formation d'AIR FRANCE, 121, Champs-Elysées, Paris.

Le traitement fixe des hôtesses de bord est de l'ordre de 9.000 francs par mois pendant le stage de formation, et porté à 11.000 francs environ lors de l'entrée en fonction. Des primes de vol de l'ordre de 115 francs par heure et des frais de déplacement viennent alors s'ajouter à cette part fixe. L'emploi du temps d'une hôtesse compte une moyenne de 90 heures de vol par mois.

Jeune fille bonne famille cherche place dame compagnie ou gouvernante. **Écrire : Miche. 12, rue de Berri - PARIS**

HOTELS et VILLÉGIATURES

PARIS

Hl LOUVOIS 200 ch. av. bain
1, r. Lulli (sq. Louvois) - **PARIS** (2e)

PYRÉNÉES

SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies des femmes. Maladies des enfants. Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE

IL VOUS FAUT UNE NOUVELLE

RELIURE MOBILE "ACLÉ"

Bts France et Étranger

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION

DE

France ILLUSTRATION

2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre **196 fr. 50**

N° 8 : pour 1 semestre **202 fr. 50**

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures la paire. . . . . **11 fr. 50**

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

pour **1** reliure . . . . . **45 fr. 50**

pour **2** reliures . . . . . **60 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

Les bons foies gras "CHAMPION"

DES PRODUITS DE QUALITÉ DES PRIX ABORDABLES...

Truffes, Pâtés, Mousses, Confits d'oie.

De la Production .... à votre table !

CHAMPION CONSERVES PÉRIGUEUX. DORDOGNE.

EXPÉDITIONS FRANCO. TARIF F SUR DEMANDE

18 boîtes assorties dans tous nos produits, plus de 3 kgs. franco 2.000

30 boîtes assorties dans tous nos produits, plus de 5 kgs. franco 3.000

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

AVONS ACQUÉREURS

Hôtels particuliers IMMEUBLES, APPARTts Fermes Domaines et châteaux.

DÉFENSE DU PROPRIÉTAIRE

27, *rue d'Athènes* - PARIS — TRI. 14-98

DEAUVILLE Villa très luxueusement meublée, 15 p., conf., communs, parfait état. Photo. chez 132, b. Haussmann. LAB. 69-34 **FEAU**

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente au palais de justice, à Paris, le samedi 3 mai 1947, à 14 heures :

1er lot : **Maison de rapport,** Paris,

12, rue Perronet

et **15, rue du Pré-aux-Clercs.**

M. à p. : 1 million. *2e lot :* **Maison de rapport**

10, rue Perronet

M. à p. : 1 million. *3e lot :* **Maison de rapport**

2, rue de Florence

M. à p. : 1.200.000 fr. *4e lot :* **Maison rapport 147, rue Saussure.** M. à p. : 300.000 fr.

Pour renseignements : Mes **Régnier,** avoué, 15, rue de Surène; Salats, notaire, Paris.

PP **PERMO**

Traitement Général des EAUX

Ets PHILLIPS & PAIN

MONTROUGE-SEINE

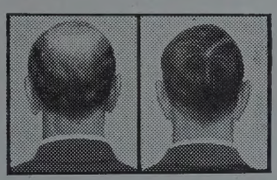
J'ai des Cheveux *et ils se portent BIEN*

Il ne faut pas moins de 14 éléments pour faire pousser vos cheveux. S'ils ne sont pas dans votre sang, seule la Silvikrine peut vous les fournir.

Des soins appropriés, voilà tout le secret. La Silvikrine est l'aliment scientifique des cheveux. Elle contient les 14 éléments constitutifs du cheveu humain, sous une forme assimilable par le cuir chevelu. Quand le sang a cessé de ravitailler les cheveux en substances constitutives, la Silvikrine remplace le sang.

La composition de la Silvikrine a reçu l'approbation des savants du monde entier. Son efficacité est surprenante. Les pellicules disparaissent, la chute s'arrête, les cheveux repoussent.

Mesdames ! Une belle chevelure opulente et soyeuse récompensera votre confiance dans la Silvikrine.



J'étais atteint depuis plusieurs années d'une séborrhée grasse tenace, provoquant une chute des cheveux fort alarmante. J'avais essayé en vain de nombreuses formules, et je puis affirmer que seule la Silvikrine pure m'a donné un bon résultat.

M. G. M..., pharmacien à M...

Dans les cas graves : Silvikrine pure.

Pour les soins quotidiens des cheveux, contre les pellicules et la chute, pour stimuler la pousse : Lotion Silvikrine.

Silvikrine

ALIMENT BIOLOGIQUE DES CHEVEUX

fertilise le cuir chevelu

450/1 S

Plus de commerce à deux visages...

VENDEURS appliquez la baisse!

Partout le même prix pour le même article

ACHETEURS exigez la baisse!

d'après SEYL

A

COGNAC ROUYER

MAISON ROUYER-GUILLET ET Cie FONDÉE EN 1801

Le Directeur-Gérant : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1947. Imprimeur n° 33.

Sauvez les Bébés de France,

AIDEZ la CROIX-ROUGE FRANÇAISE

JUN 19 1947

L'épilation AUTOMATIQUE, rapide et sans douleur...

Grâce à un mécanisme de précision, invisible,

L'AUTOMATIC-SÉLECTION

par une simple pression des doigts réalise l'épilation automatique et sans douleur

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ de PARIS (Brevetée France et Étranger)

Sa présentation luxueuse en chromé, argenté (argent mat), doré (or jaune) sans contre-partie en fera

UN CADEAU APPRÉCIÉ TANT PAR SON ORIGINALITÉ QUE PAR SON UTILITÉ

LES MODÈLES CHROMÉS et GRAND LUXE (argentés et dorés) avec GAINE

ET EN EXCLUSIVITÉ pour PARIS seulement

sont exposés et vendus au détail chez

LANCEL

8, Place de l'Opéra, 8
3, Boulevard des Italiens, 3
PARIS

Notre production est limitée, car les métaux précieux de cet appareil sont encore tous contingentés.

Pour la vente en gros :
Rayons parfumerie de luxe
Tous instituts de beauté
et pour l'exportation
écrire à

SELECTION

41, RUE FRANÇOIS-IER - PARIS-8E

TÉL. : BALZAC 15-88, 15-90

CETTE DERNIÈRE NOUVEAUTÉ de Paris par sa présentation luxueuse a sa place sur la coiffeuse de toute femme soucieuse de sa beauté et de son élégance.